

Du sang sur ses lèvres

sabelle Gagnon

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



ISABELLE
GAGNON

**DU SANG
SUR
SES LÈVRES**

H É L I O T R O P E **NOIR**

Isabelle Gagnon

DU SANG SUR SES LÈVRES

HÉLIOTROPE

NOIR

DE LA MÊME AUTEUR

La fille qui rêvait d'embrasser Bonnie Parker, Remue-ménage, 2010.

Le souffle des baleines, Remue-ménage, 2008.

Marie Mirage, Remue-ménage, 2000.

Héliotrope
4067, boulevard Saint-Laurent
Atelier 400
Montréal (Québec)
H2W 1Y7

www.editionsheliotrope.com
www.facebook.com/editionsheliotrope

Maquette de couverture et photo: Antoine Fortin
Maquette intérieure et mise en page: Yolande Martel

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Gagnon, Isabelle, 1970 juillet 28-

Du sang sur ses lèvres

(Noir)

ISBN 978-2-923975-80-1

I. Titre. II. Collection: Noir (Héliotrope (Firme)).

PS8563.A327D8 2015 C843'.6 C2015-941437-7

PS9563.A327D8 2015

Dépôt légal: 4^e trimestre 2015

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

© Héliotrope, 2015

Les Éditions Héliotrope reconnaissent l'appui financier du gouvernement du Canada.



We acknowledge the financial support of the Government of Canada.

Les Éditions Héliotrope remercient de leur soutien financier la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Les Éditions Héliotrope bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

Oh! Vous, les étoiles, et les nuages, et la brise, que vous importent mes tourments? Si vous avez vraiment pitié de moi, débarrassez-moi de mes souvenirs, de ma sensibilité, et laissez-moi sombrer dans le néant. Sinon, écarter-vous de moi, et laissez-moi seul dans mes ténèbres.

Mary W. Shelley

Frankenstein ou le Prométhée moderne

Étretat, 1^{er} octobre 2013

J'ai toujours été attirée par le vide. Quand nous marchions le long des sentiers, tu tirais la manche de mon manteau pour m'éloigner du bord des falaises. Tu craignais que les fortes bourrasques me fassent perdre l'équilibre. Tu prenais ton rôle de frère au sérieux. Je te laissais jouer au plus fort même si au fond je savais que tu étais le plus fragile de nous deux. Pendant que tu t'évertuais à veiller sur mon corps, moi, je tentais de te sauver.

Pour nos onze ans, Mamie Jeanne nous avait offert un vol en montgolfière. À l'époque, j'étais obsédée par ces ballons géants de couleurs vives qui glissaient dans le bleu du ciel. De là-haut, tout devait sembler petit, ridicule et perdre de son importance. Je croyais qu'en nous éloignant de l'épicentre de la douleur, nous nous sentirions mieux. Nous étions dans la nacelle, serrés l'un contre l'autre, nos doigts entrecroisés. Je me souviens t'avoir dit: «Allez! On saute! On volera comme des oiseaux.» Tu me regardais, inquiet. Tu savais que j'étais capable de tout, moi la tête brûlée. Je donnais l'impression de ne pas connaître la peur et d'une certaine façon c'était vrai; après la mort de nos parents, à part les cauchemars qui peuplaient mes nuits, rien n'arrivait plus à m'effrayer.

Nous passions nos vacances en Normandie et allions parfois du côté d'Omaha Beach. Je restais assise dans le sable à regarder les vagues rouler à mes pieds et je me demandais combien de temps avait pris la mer à digérer le sang des milliers de soldats alliés le jour du débarquement. Toi et moi avons grandi dans le sang. Il ne s'est jamais arrêté de couler dans nos souvenirs.

Je ne sais trop comment j'ai réussi à revenir ici, mais c'est ce que je voulais le plus au monde. Avoir l'habitude des eaux hasardeuses est sans doute ce qui m'a permis de retrouver ce paysage. Naviguer en eaux troubles et se maintenir à flot malgré tout a été notre vie.

Étretat et ses falaises de craie blanche. Comme toi, elles en imposent. Depuis des milliers d'années, elles résistent aux assauts sauvages de la mer et du vent. Le silex et le calcaire s'accrochent tant bien que mal et puis un jour, un pan de la falaise se détache et dégringole sur la plage avec fracas. Contrairement à toi, j'ai fait des efforts pour trouver un équilibre. J'en conviens, peu de solutions sont apparues, mais cela n'a plus d'importance. Je me suis habituée à la précarité et accepte ma condition d'écorchée vive.

Je fais dos à la chapelle. Je marche droit devant, vers les vagues. Le vent me pousse, m'indique la direction à suivre. Très tôt, tu as compris que Dieu n'était pas là pour nous, mon frère. Comme toi, je ne crains pas l'enfer et n'espère rien du ciel.

Une semaine plus tôt

Mardi

16 h 30

— Bienvenue au Québec!

Alix prend la clé que lui tend le garçon de l'agence de location d'autos et s'empresse de se mettre à l'abri dans le Ford Escape. Il pleut des trombes et des rafales de près de 100 km/h balayent la ville. Elle agrippe le volant et observe l'eau ruisseler sur le pare-brise. Elle inspire profondément par le nez, expire par la bouche. Malgré la fatigue, le décalage horaire et la tempête qui s'abat sur le pays, elle doit prendre la route. Elle défroisse le vieux ticket de caisse au dos duquel elle a noté une adresse avant de quitter Paris et la transcrit dans le GPS.

Elle sort du stationnement sans prendre le soin de désembuer les vitres et ne voit pas le taxi qui arrive sur sa gauche. Ce dernier l'évite de justesse et klaxonne à plusieurs reprises.

— Oh! Ça va, on se calme!

Elle s'éloigne de l'aéroport et file en direction d'une banlieue située au sud de Montréal. Elle n'a jamais mis les pieds sur le continent américain et ne connaît à peu près rien du Canada mis à part quelques chanteuses reconnues pour la puissance de leur voix. Sur toutes les chaînes de radio, on ne parle que de l'ouragan qui vient de ravager les Antilles et la côte est américaine. Le cyclone, rétrogradé en tempête tropicale, s'apprête à traverser le sud du Québec. On encourage les voyageurs à différer leurs déplacements. Le journaliste fait état d'une douzaine de morts et de dégâts matériels approchant les cinq milliards de dollars aux États-Unis. Alix éteint la radio. La vitesse maximale des essuie-glaces ne suffit plus à chasser l'eau du pare-brise. Le trafic est dense et de nombreux travaux gênent la circulation. Son impatience et son agacement montent d'un cran. De la main droite, elle extirpe de

son sac un paquet de Marlboro. Elle fait mine de ne pas voir l'autocollant «non-fumeur» placé en évidence sur le tableau de bord et s'allume une cigarette.

Le pont Jacques-Cartier finit par apparaître. Une brume épaisse enrobe le géant d'acier peint en vert et des vents violents l'attaquent de tous les côtés. Le tout-terrain traverse le fleuve Saint-Laurent, atteint la rive sud et s'aventure dans une série de rues où des maisons similaires s'alignent derrière des parcelles gazonnées, entrecoupées par de larges allées pavées. Alix se trouve au cœur d'une banlieue nord-américaine affichant une certaine réussite sociale et l'ensemble ne la fait pas rêver. Le GPS lui indique de s'arrêter devant une énorme maison en fausses pierres grises. Elle se range près de l'entrée du garage et court s'abriter sous le porche. Une fillette âgée de sept ou huit ans lui ouvre. Elle a de longs cheveux auburn et des taches de rousseur.

— Salut Madame. Qu'est-ce que tu veux?

— Cindy! Monte dans ta chambre!

Un individu agrippe la petite par un bras et la repousse sans ménagement. L'homme ne la regarde plus et elle en profite pour lui tirer la langue avant de disparaître dans l'escalier menant à l'étage. La brutalité de celui qui doit être son père ne semble pas l'impressionner outre mesure.

— Je viens de la part de la Fouine.

L'homme, torse nu, gratte son gros ventre avec nonchalance et fait signe à Alix d'entrer. Il sort de la douche et a abusé de la lotion après-rasage. Au salon, une jeune femme est assise sur les genoux d'un visiteur beaucoup plus âgé qu'elle. Ce dernier lui caresse distraitement les seins, les yeux rivés sur un match de boxe qui passe à la télé. Ni l'un ni l'autre ne font attention à Alix.

L'homme ventru la mène jusqu'au sous-sol et dépose un sac de sport sur la table de billard qui occupe la moitié de l'espace. Une lumière blafarde émane du plafonnier et donne un aspect cireux à son crâne dégarni. Il ouvre le sac et invite Alix à faire l'inventaire de son contenu. Elle y découvre des menottes, un couteau de chasse, une bombe lacrymogène, de la corde, du ruban adhésif et un pistolet

électrique.

— Il manque le plus important.

L'homme s'allume un cigarillo et rejette la fumée à la figure d'Alix.

— Tu t'arrangeras avec la Fouine. J'en chie pas, des guns, moi! Ton ami m'a donné ta liste d'épicerie seulement hier et j'ai pas eu le temps d'en trouver un. *Anyway*, un couteau de chasse et un Taser, ça devrait être suffisant pour une belle fille comme toi.

— Il me faut un vrai flingue. Pas d'arme, pas d'argent.

Le gros s'approche d'Alix et l'empoigne solidement par les épaules.

— Heille la Française, je te donne tes affaires et pis tu dégages. Pour le gun, tu t'arrangeras avec la Fouine. Je lui ai dit de passer voir un de mes chums pour toi.

Alix comprend qu'elle ne fait pas le poids. Son fournisseur recule d'un pas et la regarde sortir une enveloppe de la poche intérieure de son blouson de cuir. Il compte l'argent, les lèvres serrées sur son cigarillo et les yeux plissés pour se protéger de la fumée. On n'entend plus que le bruit des billets de banque qui glissent les uns sur les autres. Alix observe la bague à tête de mort de l'homme, prend la boule numéro 8 et la soupèse de la main gauche.

— OK ma belle. On peut remonter.

— Je ne suis pas ta belle.

La boule noire roule doucement le long d'une bande et disparaît dans une poche.

— T'as vraiment l'air malcommode, toi!

Alix décide de ne pas répliquer. Il est encore trop tôt pour jouer au cow-boy.

Ils remontent à l'étage et croisent la femme qu'elle avait aperçue avant de descendre. La femme l'ignore et retourne se vautrer dans le fauteuil face au grand écran plat, une bière à la main. Le type ouvre la porte et s'écarte de l'entrée pour la laisser sortir. Alix ne le remercie pas et retient son souffle pour éviter de respirer son after-shave de trop près. Elle place le sac dans le coffre de son véhicule et reprend le volant. La petite rouquine est à une fenêtre de la maison. Elle a revêtu une robe de princesse à paillettes et tient un ourson en peluche dans ses bras.

«Toi, ta vie ne ressemblera pas à un conte de fées», murmure Alix pour elle-même, en gratifiant l'enfant d'un sourire. Cette dernière lui répond par un doigt d'honneur.

Avant de s'engager sur l'autoroute, Alix s'arrête acheter des barres chocolatées, des canettes d'orangeade et de Red Bull. Le GPS indique un temps de parcours approximatif de cinq heures. Elle doit tenir le coup jusqu'à Pohénégamook, un coin perdu au bord d'un lac immense. L'endroit semble être fréquenté par les amoureux des grands espaces. C'est là que la Fouine a retrouvé Paul, qui séjourne depuis plusieurs semaines dans cette région boisée, peuplée d'animaux sauvages. À la suite de l'appel du détective privé, elle avait tapé «Pohénégamook» sur Google Map et, en découvrant que cette petite ville se trouvait collée à la frontière américaine, elle s'était empressée d'acheter un billet d'avion pour Montréal. Elle espère maintenant rejoindre Paul avant qu'il ne soit trop tard.

— De toute ma vie, j'ai jamais vu ça! s'exclame un vieil homme à la caisse de la station-service, hypnotisé par les images de dévastation qui défilent à la télé, derrière le comptoir.

Alix ne tient pas à en voir davantage et retourne dans sa voiture. Elle connecte son téléphone au Ford Escape et sélectionne Radiohead. Sans se soucier des fausses notes, elle chante à tue-tête et se sent prête à braver la tempête.

20 h 42

Alix roule depuis plusieurs heures déjà et doit s'arrêter faire le plein. Elle n'a pas mangé de la journée et décide de faire une courte pause dans le restaurant jouxtant la station-service. Après avoir avalé un cheeseburger et des frites, elle retourne au 4 × 4 avec, dans la main droite, un gobelet en carton rempli de glaçons et d'un peu de Coca-Cola. Sur l'autoroute 20, elle finit par apercevoir un panneau de signalisation annonçant Pohénégamook. À Roissy, pour tuer le temps devant la porte d'embarquement, elle avait fait des recherches sur internet et découvert que le nom de cette ville signifie «endroit de campement et lieu de repos» pour les Amérindiens de la région, les Malécites. Après trente-six heures de veille, elle espère que le bled

portera bien son nom. Le GPS la guide encore jusqu'à la 289, une autre route longiligne, mais beaucoup plus accidentée que la précédente. Elle ne tarde pas à faire son entrée dans les Appalaches, cette chaîne de montagnes plissées s'étendant de Terre-Neuve, au Canada, jusqu'au sud des États-Unis, en Alabama. La lumière des phares peine à percer le paysage noir et brumeux dans lequel le Ford Escape s'engouffre. Les paupières d'Alix deviennent lourdes. Elle se masse la nuque et une de ses vertèbres craque. La voix de Thom Yorke fuse des haut-parleurs. Elle hurle avec lui: «*She's running out again, She's running out, She's run run run run*». Elle ne distingue pas la masse sombre qui bouge à peine sur la route. Quand les phares finissent par éclairer l'animal, elle freine de toutes ses forces. Un choc sourd retentit, Alix perd le contrôle de son véhicule et se retrouve dans le fossé.

— Merde, merde, merde!

Elle se cale dans son siège, ses mains tremblantes se cramponnent au volant. Les premières notes de la chanson *No Surprises* retentissent. Elle éteint la musique et se concentre sur la pluie qui s'abat sur le toit dans un vacarme assourdissant, comme s'il pleuvait des cailloux. Elle ne peut pas non plus rester cloîtrée dans le 4 × 4 en espérant que les choses se règlent d'elles-mêmes. Elle sort sans se couvrir et ouvre le coffre. Dans sa valise, il y a une lampe de poche qu'elle a eu la bonne idée de prendre avant de quitter son appartement. La nuit, elle ne supporte pas de se cogner aux murs d'une maison qu'elle ne connaît pas. Sur la route déserte, elle manie la lampe torche comme un sabre laser. Le bitume brille et aveugle Alix, qui avance, de plus en plus anxieuse. Le vent fauche les rideaux de pluie et elle se prend des seaux d'eau dans la figure.

Un jeune cerf gît au milieu de la route. Il est parcouru de spasmes et doit avoir la moitié des os en miettes. Choquée par ce spectacle, elle s'arrête. Ses jambes tremblent. Elle retourne en courant jusqu'au Ford Escape, empoigne le couteau de chasse que lui a chèrement fait payer le gros banlieusard et revient auprès de l'animal. Une épaisse fumée blanche s'échappe de ses naseaux et ses yeux menacent de sortir de leurs orbites.

— Je te demande pardon, murmure Alix, émue.

Un genou posé à terre, Alix cale la tête de la bête contre sa cuisse et lève les yeux vers le ciel noir. La pluie pince la peau de son visage. Elle bloque sa respiration et tranche la gorge du mammifère d'un coup. De violents soubresauts secouent le corps de l'animal, puis il s'affaisse. Alix se relève en vitesse, coince la lampe de poche dans sa ceinture et tire le cerf par une patte jusqu'à la lisière du bois. Le cadavre servira de petit déjeuner aux charognards des alentours. «Je n'avais pas le choix», cherche-t-elle à se convaincre en essuyant grossièrement la lame dans le feuillage.

Alix grelotte et pousse le chauffage à fond. À bout de nerfs, elle lance le couteau du côté passager. Chaque fois qu'il est question de son frère, tout est toujours compliqué. Elle tente de se calmer, ouvre une canette d'orangeade et boit avec avidité. Une forte odeur animale lui monte au nez. Elle renifle le bout de ses doigts et grimace de dégoût. Elle allume le plafonnier, abaisse la vitre de sa portière et observe la pluie s'abattre sur ses mains souillées. «Le sang est contraignant, pense-t-elle. Le sang s'incrute, lutte pour ne pas disparaître.» Sa chemise et son jean sont tachés. Alix a hâte de nettoyer tout ça. Elle éteint le plafonnier et fait marche arrière. Le Ford Escape remonte sans effort sur la route. Elle s'arrête à nouveau et sort vérifier l'état du véhicule. Un des phares est cassé, il y a du sang et des morceaux de chair coincés dans le pare-choc défoncé. Elle se félicite d'avoir choisi un véhicule tout-terrain plutôt que la petite berline ridicule qu'on lui avait d'abord proposée à l'agence de location.

Alix est plus calme et reprend la route en s'efforçant de chasser le regard suppliant du jeune cervidé qui revient sans cesse à son esprit. C'est la première fois qu'elle tue un animal. Elle n'a pas froid aux yeux, mais le sang, les os et les organes éclatés... «Je ne mangerai plus jamais de viande rouge», se dit-elle, le cœur au bord des lèvres.

Une vingtaine de minutes plus tard, elle rejoint Pohénégamook. Le lac, décrit comme gigantesque, semble avoir disparu et elle ne voit qu'un trou noir bordé de colossales maisons neuves et de vieilles bicoques. Tout sur son passage rappelle la proximité de la frontière

américaine. L'Auberge des Frontières, la Quincaillerie des Frontières, le parc de la Frontière. Elle aperçoit un poste de douane près du petit pont international et longe sans le savoir le chemin de fer transcontinental. Comme convenu, elle gare la voiture devant l'église d'Estcourt, située à l'extrémité sud du lac, et téléphone à la Fouine.

— Vous êtes en retard. Je déteste me coucher tard.

— Désolée, mais la météo ne m'a pas fait de cadeau. J'ai fait aussi vite que j'ai pu.

— Bon. Je suis là dans quinze minutes.

23 h 39

Mal à l'aise dans ses vêtements sales et trempés, Alix se faufile sur la banquette arrière et tire sa valise du coffre. Elle se change en vitesse, puis elle allume une cigarette. La vitre est légèrement entrouverte.

Alix avait rencontré la Fouine deux ans plus tôt. Il passait plusieurs heures par jour accoudé au zinc du bar-tabac en bas de chez elle. Il amusait tout le monde avec ses anecdotes de filatures. Quelques jours après la disparition de Paul, elle lui avait demandé de le retrouver. Heureux de s'attaquer à autre chose qu'à des histoires d'infidélités conjugales, le détective avait accepté sur-le-champ.

Les minutes passent dans ce décor vide, puis une camionnette noire se gare à sa droite. Un homme dans la cinquantaine, vêtu d'un imperméable beige et d'une casquette des Mets de New York, en sort et vient la rejoindre. Il a bu et un relent d'alcool envahit l'habitacle.

— Ouf! Ce n'est pas trop agréable de sortir par ce temps. J'étais mieux au chaud dans ma chambre d'hôtel...

— Je sais. Croyez-moi, ça ne m'amuse pas plus que vous d'être ici.

Pressée d'en finir, Alix lui tend une liasse de billets.

— Vous avez l'arme?

La Fouine retire sa casquette et invite sa cliente à se détendre. Il sort un Glock 23 d'un sac en plastique et le lui fait voir.

— Je ne veux pas me mêler de vos affaires, mais quand même, je m'inquiète un peu pour vous.

— Je vous ai engagé pour le retrouver. Pour le reste, ça ne vous regarde pas.

L'homme lisse vers l'arrière son épaisse chevelure poivre et sel. Alix a du mal à garder son calme.

— Vous ne comptez pas les billets?

— Ce n'est pas la peine. Je vous fais confiance.

— Il ne faut pourtant pas se fier aux apparences, ironise Alix.

— Je vous donne quand même un petit conseil d'ami: ne le laissez pas vous entraîner de l'autre côté de la frontière. Après, vous êtes une grande fille.

Puis, sans prévenir, la Fouine tape dans ses mains avec énergie.

— Ça m'a fait un bien fou de sortir de Paris! Si jamais il disparaît une fois de plus dans la nature, vous pouvez compter sur moi pour le trouver à nouveau.

La Fouine remet sa casquette et étire le cou pour s'admirer dans le rétroviseur. Il sourit à pleines dents en regagnant sa camionnette.

Alix s'empresse d'ouvrir la boîte à gants pour y ranger l'arme à feu et les munitions. Pendant des années, elle s'est entraînée dans un centre de tir. La peur, elle a toujours su la dominer. Mais depuis quelque temps, ses nerfs commencent à flancher. «Il faut te ressaisir, ma vieille», se dit-elle tout bas, en observant ses mains trembler.

Elle referme la boîte à gants d'un geste brusque et démarre. Les deux véhicules quittent le stationnement de l'église et empruntent une route secondaire qui serpente dans la forêt. Elle ouvre une nouvelle canette d'orangeade en la coinçant entre ses cuisses, en avale de grandes rasades, puis la repose sur le porte-gobelet. Le détective ralentit et se range au croisement d'un chemin de terre. Deux panneaux délavés annoncent un terrain privé et l'interdiction d'y chasser. La Fouine sort de son véhicule et s'approche du Ford Escape en relevant le col de son manteau pour mieux se protéger du vent et de la pluie.

— Il est là, tout au bout du chemin. Soyez prudente, il est tard et il n'attend personne...

Alix remonte sa vitre avant que le détective ne finisse sa phrase. Ce dernier tâte les billets de banque dans la poche de son manteau et sourit. Il peut reprendre la route vers Montréal et sauter dans le premier avion pour Las Vegas. Il mérite bien une petite semaine de

vacances.

Alix charge le Glock avant de s'engager dans le chemin privé. Elle immobilise le 4 × 4 derrière un pick-up Toyota garé à quelques mètres de la maison et en descend sans faire de bruit. Elle se déplace avec méfiance. Le vent malmène les arbres et des feuilles virevoltent. Il fait froid, la pluie pénètre jusqu'aux os. Alix avance de quelques pas, puis s'arrête net en entendant le bruit d'une chaîne et des grognements sourds. Elle dresse son arme droit devant elle. L'animal se met à aboyer furieusement. Elle l'aperçoit qui s'élance dans sa direction. Il pousse un cri strident en atteignant le bout de sa chaîne qui l'étrangle. C'est une grande bête au pelage sombre, avec une tête de berger allemand. Alix distingue avec peine la maison et cherche le moyen de s'approcher sans se faire croquer les mollets par le chien. Une lumière s'allume au-dessus de la porte d'entrée. Une ombre passe sur sa gauche, puis disparaît.

— Paul! C'est moi, Alix! Je sais que tu es là. Arrête de jouer au con et montre-toi.

La lumière à l'extérieur de la maison s'éteint. Alix n'a aucune certitude concernant l'identité de la ou des personnes qui se cachent dans cette baraque.

— Paul?

Elle sent une présence derrière elle. En moins de trois secondes, on la dépouille de son arme et elle se retrouve face contre terre.

— Qu'est-ce que tu es venue faire ici?

— OK. Tu es le plus fort. Tu me laisses me relever maintenant?

Paul s'écarte, puis aide sa sœur à se remettre sur ses jambes. Elle retire les feuilles de bouleau mortes qui se sont prises dans son col et gémit en se tâtant le nez. Elle observe son jumeau, qui marche vers la maison, le Glock 23 coincé dans la ceinture de son pantalon. Elle devine son air suffisant; trop fier de lui avoir fait mordre la poussière.

— Je me demande pourquoi j'ai claqué autant d'argent pour te retrouver. T'as pas idée de la galère que ça a été pour venir jusqu'ici. Pourquoi t'es parti sans me prévenir?

Paul se retourne vers sa sœur.

— Tu saignes du nez. Entre.

Ils pénètrent dans la maison. Paul saisit un briquet et allume les bougies posées sur le comptoir de la cuisine et la table basse du salon.

— Il y a des pannes électriques depuis cet après-midi, dit-il, en posant l'arme à feu au-dessus du réfrigérateur.

Il indique la salle de bain à Alix et, une bouteille de whisky à la main, s'installe sur un vieux canapé que recouvre un plaid. Sa sœur revient la narine gauche bourrée de papier hygiénique. Il l'examine de la tête aux pieds et verse à boire dans deux verres dépareillés.

— À te voir comme ça, on dirait pas que tu viens de quitter le Ve arrondissement.

Alix se laisse tomber comme un sac de pierres dans un fauteuil inclinable usé à la corde et avale une bonne dose d'alcool.

— Ce pays va me rendre folle. Pourquoi cette tempête a-t-elle choisi le jour de mon arrivée pour passer dans le coin? J'ai frappé un cerf pas très loin d'ici. La pauvre bête était pas morte et j'ai dû l'achever en lui tranchant la gorge. J'ai des vêtements imbibés de sang dans le coffre de ma voiture. Il y a une machine à laver dans cette maison?

— T'es sérieuse? Tu l'as tué de tes mains?

— Tu voulais que je fasse quoi?

Paul vide son verre d'un seul trait et retire ses bottes d'un air incrédule. Il ne se sent pas d'humeur causante et laisse sa sœur piailler toute seule. Il observe ses lèvres qui bougent à la lueur de la bougie en caressant de son index une cicatrice encore fraîche sur son arcade sourcilière droite. Il ne s'est pas lavé ni rasé depuis trois jours. Avant l'arrivée surprise d'Alix, son corps sale ne le gênait pas.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi?

— Pardon?

— J'étais bien, seul dans ma cabane.

— C'est quoi, ces nouvelles cicatrices sur ton visage?

L'esquisse d'un sourire apparaît sur les lèvres de Paul. Alix n'est pas en terrain hostile, mais il ne répondra à aucune de ses questions.

Pratiquement deux mois se sont écoulés depuis la dernière fois qu'il a vu Alix. Deux ans auparavant, il s'était déjà affranchi d'elle en quittant les beaux quartiers parisiens pour s'installer en banlieue, à l'est de la capitale. Elle voulait toujours tout savoir. Où il était, ce qu'il

faisait, qui il fréquentait. Elle était soûlante.

— Comme d'habitude, tu dis rien. Je peux te la raconter moi, l'histoire. Tu traînais dans un bar, un pauvre type est venu t'embêter, tu lui as mis un coup dans la figure, ses copains ont appliqué et hop!

Paul bâille avec indolence et fait craquer ses jointures.

— Tu peux la boucler trente secondes?

— Pourquoi? T'es maintenant disposé à m'expliquer pourquoi t'es parti comme un voleur deux jours après l'enterrement de Mamie Jeanne, en me laissant seule avec tout à faire?

Le moteur du réfrigérateur se remet en marche. L'électricité est de retour. Paul allume une lampe sur pied, près du canapé, et souffle sur les bougies.

— Tu fais peur à voir. Va prendre une douche. Je vais chercher tes affaires dans la voiture.

Paul ne laisse pas le temps à sa sœur de répliquer et sort de la maison. Alix termine son verre et file à la salle de bain. L'eau tiède fait du bien à sa carcasse courbaturée. Elle ferme les yeux. Le sang gicle de la carotide du cerf. Ses battements cardiaques s'accélèrent. Elle colle son dos contre une des parois de la douche pour ne pas s'effondrer, puis ouvre grand le robinet d'eau froide. La chair de poule recouvre ses bras. Elle regarde ses mains et constate que les tremblements ont disparu. «C'est déjà ça», murmure-t-elle. Pour déloger les saletés qui se sont incrustées dessous, elle enfonce ses ongles dans le pain de savon et gratte avec insistance. Il ne faut plus penser à cet accident.

Quand elle émerge de la salle de bain, Paul s'est rassis sur le vieux canapé. Le sac de sport gît grand ouvert à ses pieds.

— Eh! C'est pour quoi faire, tout ça? Et le flingue? Tu l'as trouvé dans une pochette surprise?

Il se lève, donne un coup de pied dans les affaires de sa sœur et se sert un autre whisky.

— Je suis venue avec une arme parce que j'ai peur pour toi. Je sais très bien pourquoi tu es ici. Et je ne pense pas que ça soit une bonne idée. Enfin, si c'est crucial pour toi de revoir Monster, pourquoi pas. Mais je dois être là, avec toi. C'est notre histoire à tous les deux. Tu peux pas m'exclure comme ça.

— Arrête ton cirque! Tu n’as pas la moindre envie de retrouver ce fils de pute. Si c’était si important pour toi, ce serait déjà fait. Tu connais son vrai nom, à Monster. Des Mark Foster, dans le Maine, je crois pas qu’il y en ait des milliers! La vérité, c’est que tu supportes pas que je fasse des choses sans te demander ton avis. Tu as passé ta vie à vouloir décider pour moi. C’est terminé maintenant!

Paul regarde attentivement sa sœur, restée debout près du canapé. Alix a enfilé la chemise à carreaux bleu et blanc de son jumeau. Elle a dû rouler les manches trop longues au milieu de ses avant-bras. Enfant, elle voulait toujours qu’on lui achète les mêmes vêtements que lui. Chaque fois qu’ils se rendaient dans les grands magasins, c’était compliqué. Mamie Jeanne insistait pour lui faire essayer de jolies robes pastel et elle courait vers le rayon garçon. Ce petit jeu énervait tout le monde sauf lui.

— Bon. Il est tard. On reparlera de tout ça demain. Tu t’installes dans la chambre. Je vais dormir sur le canapé. Il y a des couvertures dans le placard. Il ne fait pas très chaud ici au petit matin.

Alix s’approche de son frère, qui recule d’un pas. Les effusions de tendresse, ce n’est pas son truc. Pour marquer son affection, elle lui décoche un solide jab dans le ventre. Il a le temps de le voir venir et contracte ses abdominaux.

— Quand je pense que tu as réussi à me coller au sol! J’ai honte. Mais ne t’inquiète pas, je trouverai bien un moyen de me venger.

— Tu peux toujours rêver!

Il assène un brusque coup de poing à l’épaule de sa sœur. La douleur se propage dans son bras, mais Alix serre les dents.

— C’est si difficile que ça pour toi d’admettre que t’es plus la plus forte? grommelle Paul entre ses dents.

Il abandonne Alix à sa douleur silencieuse et s’enferme dans la salle de bain. Le miroir lui renvoie l’image du petit garçon timide qui s’écrasait comme une crêpe devant son arrogante de sœur. La plupart du temps, elle avait le dessus sur lui et parvenait à lui flanquer de bonnes raclées. À l’adolescence, les choses se sont inversées quand la testostérone a fait de lui un géant agressif. Alix a eu beau passer des heures dans les gymnases à suivre des cours de boxe, de karaté ou de

judo, elle n'est plus arrivée à rivaliser avec lui. Paul sourit et éclabousse son visage d'eau glacée.

Dans la chambre, Alix s'écroule sur le lit. Elle a retrouvé son frère et peut enfin autoriser le sommeil à venir prendre possession de son corps.

Mercredi

9 h 02

La lumière du jour profite de l'absence de rideau aux fenêtres de la maison pour inonder la chambre. Alix repousse les couvertures d'un coup de pied et demeure un moment étendue sur le dos. Il fait trop bon dans ce lit, elle disparaît sous les draps dans l'espoir de renouer avec le sommeil. Elle patiente de longues minutes, mais Morphée ne semble pas disposé à revenir la prendre. Résignée, elle envoie valser son oreiller à l'autre bout de la pièce et se lève. La maison semble déserte. Dans l'évier de la cuisine, ses vêtements de la veille trempent dans une eau brunâtre. Elle parcourt l'endroit des yeux. Tout est vieux et poussiéreux dans cette maison. Des brûlures de cigarette marquent le linoléum et les araignées ont tissé leurs toiles au plafond. Les meubles sont massifs et d'une laideur écrasante. Seul l'équipement électroménager paraît relativement récent. L'endroit lui déplaît, elle ne pourra pas y rester trop longtemps. L'iPhone d'Alix se met à vibrer et elle s'étonne de le trouver sur la table de la cuisine. Sans trop de surprise, elle constate qu'il n'y a pas de couverture réseau dans ce no man's land. La vibration vient de l'alarme reliée à son agenda et la prévient d'un rendez-vous chez le dentiste dans la journée. Elle repose le téléphone sur la table, le reprend aussitôt et jette un œil à l'historique de ses messages.

— Te voilà toi..., grogne-t-elle, en voyant Paul passer la porte d'entrée.

— Tu as bien dormi? La tempête a fait de sacrés dégâts.

— T'as fouillé dans ma messagerie? Tu ne respectes rien...

— Je n'ai pas de leçon à recevoir d'une fille qui engage un détective pour retrouver son frère. C'est qui, Marie?

Alix s'allume une cigarette et passe près de Paul en l'ignorant. Il

tente de la plaquer d'un coup d'épaule, mais elle l'esquive et lui adresse un bras d'honneur. Elle sort et fait quelques pas sur la galerie couverte qui s'étale sur toute la largeur de la maison. Il n'y a rien alentour à part des arbres et encore des arbres. Comment son frère a-t-il pu survivre plusieurs semaines dans un tel endroit, lui qui passe ses soirées à écluser des bières dans les bars? Le chien qui a voulu lui sauter à la gorge la veille la regarde maintenant en remuant la queue. Alix hésite, puis répond à ses avances. Elle gratte la bête derrière les oreilles, qui grogne de contentement.

— Tu as adopté un chien?

— Elle rôdait autour de la maison quand je suis arrivé. Je lui ai donné à manger et depuis, elle ne me quitte plus. Ses cons de maîtres ont dû l'abandonner. Ou peut-être qu'elle s'est sauvée.

— Tu lui as trouvé un nom?

— Ponik. Comme le monstre dans le lac.

— C'est quoi cette histoire de monstre?

— Une légende pour les touristes. Un peu comme celle du Loch Ness.

— N'importe quoi!

Ponik se laisse tomber les quatre pattes en l'air aux pieds de sa nouvelle amie. Cette dernière s'écarte et s'appuie à la balustrade chancelante de la galerie. Elle respire à pleins poumons les effluves de conifères qui parviennent jusqu'à elle à chaque coup de vent. Un week-end passé avec Marie dans les Landes lui revient en tête, mais la réalité la rattrape.

Elle jette son mégot de cigarette dans une flaque d'eau et se dirige vers le Ford Escape. Elle ouvre la portière en pensant trouver à l'intérieur de la boue et du sang coagulé. Il n'y a plus aucune trace de ses péripéties de la veille. Elle se tourne vers Paul et la chienne, restés devant la maison. Paul a ramassé la branche d'un arbre cassée par la tempête et s'amuse à peler l'écorce avec son canif.

— Tu as fait quoi du couteau qui était dans le camion? Et le flingue que tu m'as arraché des mains? Il n'est plus sur le dessus du frigo.

— Tu pourrais au moins me remercier d'avoir nettoyé ta voiture! Je me suis donné du mal tu sais. Marie, tu couches avec elle?

— C'est déjà arrivé, mais ça n'arrivera plus. De toute façon, ça ne te regarde pas. Ne change pas de sujet.

— Ne t'inquiète pas, tout est en lieu sûr. Tu ne veux pas me parler de ta nouvelle copine?

Alix regrette de ne pas avoir effacé les messages de Marie qui encombrant sa boîte courriel.

— Tu l'as connue où, celle-là? Sur un site de rencontres pour filles? Elle est jolie, mais tu les prends aux couches maintenant?

— N'importe quoi! Ce que tu peux être con! Elle a trente ans si tu veux tout savoir. Mais je te l'accorde, elle fait beaucoup plus jeune que son âge.

Alix s'allume une autre cigarette et tourne le dos à son frère.

— Tu fumes trop.

— Je fais ce que je veux. Je couche avec qui je veux. Lâche-moi un peu, OK?

Paul sourit à pleines dents. Il adore s'amuser à ses dépens. Alix voudrait mieux se contrôler, elle surréagit aux provocations de son jumeau. Heureusement, il n'a jamais appris qu'Alix était sortie avec une psy: il en rirait encore. Après la mort de leurs parents, Mamie Jeanne avait cru bien faire en les trimbarrant chez d'éminents spécialistes de l'enfance et de ses traumatismes. Aucun d'entre eux n'était parvenu à redresser ses petits-enfants, et Paul garde de mauvais souvenirs de ces interminables séances chez les pys.

Ils retournent dans la maison avec Ponik, qui ne les lâche pas d'une semelle. Alix se sert un café filtre et l'accompagne de deux Tylenol pour enrayer un début de migraine. Son frère vient de lui remettre Marie dans la tête.

— Il y a plus rien à manger. Il va falloir aller faire des courses en ville, lance Paul.

— Je peux t'accompagner. C'est loin d'ici?

— Soixante bornes.

— Quoi? Tu rigoles?

Paul disparaît et revient vêtu d'un t-shirt propre.

— J'aime pas trop l'ambiance de Pohénégamook. Dans ce genre de petite ville, les étrangers sont pas les bienvenus. Personne sait que

j'habite dans cette maison à part le propriétaire. Je préfère pas trop me montrer dans le coin. Et d'ailleurs, tu as raconté quoi sur nous à ton super détective?

— Il connaît l'existence de Mark Foster, si c'est ce que tu veux savoir.

Les muscles de la mâchoire de Paul tressautent plusieurs fois. Alix patiente, espère des mots, mais comme toujours avec son frère, rien ne vient. Elle renonce, s'immobilise un instant devant son reflet dans le miroir du salon. De nouveaux cheveux blancs sont apparus. Elle en saisit un entre son pouce et son index et l'arrache d'un coup. La quarantaine approche à grands pas et elle ne parvient pas à faire le deuil de son adolescence. Il y a deux mois, elle a filé chez le coiffeur et demandé qu'on lui coupe les cheveux très courts, comme à l'époque où elle fréquentait le lycée. Marie adorait son nouveau look et lui trouvait des ressemblances avec Jean Seberg. Les compliments lui ont toujours donné envie de disparaître sous le tapis.

Paul a déjà démarré le pick-up. Il l'attend. À l'arrière, Ponik occupe un siège. Impossible de la laisser seule sans qu'elle hurle à la mort. Paul a donc pris l'habitude de la trimballer partout. Alix n'a pas le temps de boucler sa ceinture de sécurité qu'il démarre sur les chapeaux de roues. Il aime bien jouer les pilotes de course.

Les nuages s'amincissent et des taches bleutées apparaissent dans le ciel. Beaucoup de branches cassées encombrant la chaussée et l'eau de pluie a fait monter les rivières à un niveau critique. La nature mettra un certain temps à cicatriser après la tempête de la veille. Les jumeaux sont ensemble dans un cocon, à l'abri du monde extérieur. Alix ne se lasse pas de regarder Paul, que ce petit jeu finit par agacer. Et il le lui fait savoir. À contrecœur, elle détourne la tête et se concentre sur le paysage qui défile. Son frère lui dit qu'il est possible de prendre un traversier pour atteindre l'autre rive du fleuve. L'été, les villages de la Côte-Nord sont assaillis de touristes européens attirés par les mammifères marins.

— Tu as vu des baleines? s'amuse Alix.

— Non. J'ai lu ça dans un guide qui traînait à la maison. Il paraît qu'elles viennent là pour manger. Après, elles retournent vers le sud

pour la saison des amours. Un jour, j'aimerais bien traverser de l'autre côté. J'imagine que c'est impressionnant de voir un animal aussi grand qu'un terrain de foot!

Ils parlent ainsi un moment, de tout et de rien, jusqu'à ce qu'Alix perde sa bonne humeur. Elle voudrait entendre Paul lui parler de Monster à présent, le mammifère à deux pattes qui vit de l'autre côté de la frontière. Les yeux rivés sur l'immensité du fleuve, elle lutte pour canaliser la violence qui l'envahit. Elle connaît bien cette agressivité qui déferle en elle, chaque fois que les souvenirs refont surface. Paul est atteint du même mal. Seulement lui ne maîtrise rien du tout.

Le pick-up s'engage sur un long boulevard bordé de magasins. Paul se gare devant un supermarché. Alix laisse la vitre de sa portière entrouverte pour que Ponik puisse respirer à son aise et suit son frère à l'intérieur.

Sans échanger la moindre parole, ils remplissent le chariot d'épicerie d'aliments simples et rapides à préparer. Ni l'un ni l'autre n'aime faire la cuisine et encore moins perdre des heures à faire la vaisselle. Ils prennent de quoi tenir une semaine et se présentent à la caisse. Paul pose le tout sur le tapis roulant.

— Ça vous fait cent quarante dollars et cinquante-cinq cents, les amoureux!

Étonné, Paul reste un moment immobile, son porte-monnaie à la main. La dame bat des cils et vérifie l'état de son vernis à ongles.

— Ça coûte cher de manger de nos jours, han?

Il acquiesce et lui tend l'argent. Alix le pousse dans les fesses avec le chariot.

— «Les amoureux», répète-t-elle à voix basse, la bouche en cœur en imitant la caissière.

Les bras chargés de sacs, ils franchissent les portes automatiques et entendent les jappements désespérés de Ponik. Elle saute d'une place à l'autre en les apercevant.

— Difficile de passer inaperçu avec un clébard pareil...

Un peu plus loin sur le boulevard, Paul s'arrête devant un bâtiment frappé des lettres SAQ.

— Je reste avec Ponik. Prends de quoi nous souler la gueule pour

plusieurs jours.

Alix déboucle sa ceinture et adresse un salut militaire à son frère avant de descendre du pick-up. Elle entre dans le magasin et cherche le rayon des alcools forts en ronchonnant. Après avoir pris trois bouteilles de Jack Daniel's, elle se retourne et surprend un homme en train de faire disparaître une flasque de rhum sous un pan de son manteau. Son corps tremble de partout. Alix fait comme si elle n'avait rien vu, mais lorsqu'elle se dirige vers la caisse, elle comprend que le larcin du pauvre bougre n'a pas échappé au gérant. Le commis ne lâche pas son supérieur des yeux. Il empoigne la carte bancaire que lui tend sa cliente et termine la transaction. Alix quitte le magasin et retrouve Paul dans la camionnette. Il mange des gâteaux à la noix de coco sous le nez de Ponik. Un filet de salive pend aux babines de la chienne.

— Tu partages pas avec ta copine?

— C'est déjà fait. Elle a eu sa part. C'est un estomac sur pattes, ce chien. Elle est obsédée par la bouffe et après elle dégueule. T'en veux?

Alix porte un biscuit à sa bouche et attache sa ceinture de sécurité. Avant que Paul ne démarre, une voiture de police arrive à toute vitesse, gyrophares allumés. Deux agents sortent du véhicule en courant et entrent dans la SAQ. Alix avale son gâteau de travers et se met à tousser. Son frère lui tend une boisson gazeuse. Elle repousse la canette d'un air dégoûté et ouvre une des bouteilles de Jack Daniel's.

En buvant une rasade de whisky, elle pense au voleur qui devra affronter seul son delirium tremens dans le poste de police le plus proche.

— Tu te rappelles, la fois où je me suis battu après le cinoche? demande Paul.

— Pourquoi tu me parles de ça?

— Comme ça, pour rien.

Alix se souvient très bien de ce type rencontré un soir par hasard à deux pas de la gare Montparnasse. Si elle n'était pas intervenue, Paul l'aurait probablement tué. Il était dans un état second, complètement grisé par les coups de poing qu'il portait. Quand ils s'étaient enfuis, l'homme qui gisait par terre n'avait plus de visage.

Les policiers sortent du magasin. Du sang ruisselle sur le visage du voleur, qu'ils escortent avec sérieux, comme s'il s'agissait d'un grand criminel. Alix se demande qui des flics ou du gérant a frappé l'homme. Peut-être les deux. Malgré la pluie qui recommence à tomber, des badauds s'attroupent pour observer la scène. Certains rigolent en se poussant du coude, d'autres semblent avoir peur. Ce spectacle déplaît à Alix.

— Bon. On fait quoi maintenant? On retourne dans ta cabane au Canada?

— Il y a encore une chose que je dois faire avant de rentrer.

Paul démarre sans donner plus d'explications et prend la direction opposée à celle de la voiture de police. Ils roulent pendant une dizaine de minutes et tournent sur une rue où se côtoient plusieurs bars et restaurants. Le Tacoma se gare près d'un bâtiment sur lequel est inscrit: SEXY PALACE, DANSEUSES NUES. Toutes les fenêtres ont été condamnées à l'aide de briques peintes en rose. Une flèche en néon rouge clignote au-dessus de la porte d'entrée.

— Tu restes ici avec la chienne. Je reviens dans une demi-heure.

— T'es sérieux? Tu vas entrer là-dedans et moi je dois t'attendre dans le pick-up?

Sans tenir compte des protestations de sa sœur, Paul sort du Tacoma et pénètre dans le bar. Alix fulmine. Son frère aime les putes, les gens paumés et les marginaux. Avec tout ce beau monde, il se sent à l'abri des questions embarrassantes: personne ne lui demande quoi que ce soit sur sa vie, son passé ou ses projets d'avenir. Il a toujours adoré camoufler son identité de bourgeois. Pas nécessairement par honte de ses origines, plutôt par jeu. Faire croire qu'il est né dans un quartier populaire et mal famé et se glisser dans la peau d'une racaille l'amuse.

Ponik s'est roulée en boule. Alix pose la main sur son crâne. Ses doigts vont jusqu'au museau et sa paume camoufle les yeux de la bête.

— Dors en paix. Je le connais bien, ton nouveau maître. Les humains, il s'en contrefiche, mais il aime les animaux.

Son portable vibre contre sa cuisse droite. Il est 13 heures, soit 19 heures à Paris. Des mots apparaissent sur l'écran: *Tu ne me réponds pas, mais j'ai tout mon temps.*

«Qu'est-ce qu'une femme comme elle peut bien espérer d'une personne comme moi?» se demande-t-elle en arrachant le bouchon de la bouteille de whisky avec ses dents. Marie. Un soir qu'elle sortait du gym, deux hommes ivres harcelaient une passante, et Alix, par solidarité féminine, était intervenue. Elle avait passé son bras sur celui de Marie et lui avait fait la bise comme si elle venait de retrouver une vieille copine. Frustrés de voir un tiers s'interposer, les deux types s'étaient éloignés en les traitant de salopes et de gouines. Marie avait ri en rangeant ses cheveux indociles derrière son oreille, exposant ainsi son cou délicat. Ensuite, elles avaient marché et discuté de tout et de rien en empruntant le chemin le plus long pour arriver jusqu'à l'immeuble de Marie. Intimidée, Alix racontait des tas de conneries et le visage de Marie s'illuminait toujours un peu plus, à mesure que durait leur balade. Quand elles s'étaient retrouvées devant chez elle, Marie n'avait pas eu à insister pour convaincre sa bienfaitrice de monter boire un verre. Après cette première nuit, elles ne s'étaient plus lâchées. Mamie Jeanne était morte et Paul avait disparu, Alix gardait néanmoins la tête hors de l'eau grâce à Marie. Et tout allait bien entre elles jusqu'à ce qu'une flopée de sentiments contradictoires surgisse et que, malgré le bonheur qu'elle trouvait dans les bras de son amante, Alix ne parvienne plus à y voir clair. Et puis, il fallait qu'elle retrouve Paul et qu'elle s'occupe de lui.

Alix éteint son téléphone, l'envoie rageusement au fond de son sac et s'enfile une autre rasade de whisky. Au fond, avec Marie, ça aurait pu marcher. Il y avait quelque chose, un lien qui ne demandait qu'à se solidifier. Pour la première fois de sa vie, elle se sentait bien avec quelqu'un.

Mais il est trop tard. Il faut oublier tout ça, ne plus ressentir ce pincement dans le bas du ventre. Son frère a besoin d'elle.

La porte du Tacoma claque. Ponik sursaute et recommence à hurler.

— Il faut accepter d'être seule, ma vieille. C'est pareil pour tout le monde, lui conseille Alix en l'abandonnant dans le pick-up.

En lisant les heures d'ouverture affichées sur la devanture de l'établissement, elle songe: «Ah! Quand même, pas de nichons siliconés pour ces messieurs le dimanche! Dieu soit loué...» Le Sexy

Palace ne paie pas de mine. Alix se dirige vers le bar désert derrière lequel se tient une blonde sur le retour en train d'essuyer des verres. Son abondant maquillage tente de camoufler sans trop de succès des années de galère. Alix commande une bière et s'amuse de la musique country qui sert d'ambiance.

La femme pose une bouteille et un verre devant elle.

— C'est rare qu'une belle fille comme toi rentre icitte. Malheureusement, on n'engage pas en ce moment.

Il fait une chaleur à crever, là-dedans. Alix retire son manteau et prend une gorgée de bière.

— Je ne cherche pas de travail. J'accompagne mon frère. Il vient d'entrer et pour tout dire, je me demande où il est passé...

— Ah ben! Notre grand Français nous avait pas dit qu'il avait une belle sœur comme toi! Conrad? Peux-tu avertir les deux tourtereaux que la sœur de Pierre l'attend au bar?

Un homme barbu portant une queue de cheval sort de la pénombre. Il abandonne son balai contre une machine à sous et disparaît derrière une porte sur laquelle on peut lire: *Entrée des artistes*. La serveuse s'éloigne pour répondre au téléphone et Alix n'a pas le temps de rectifier l'erreur sur le prénom. Elle regarde autour d'elle et tente de se représenter l'endroit rempli de mâles en rut, admirant les seins et les fesses des danseuses. Son frère, à son grand désespoir, fait partie de ces hommes qui dépensent des sommes astronomiques dans ce genre d'endroit. Elle distingue le corps massif de Paul qui s'avance vers elle, une fille pendue à son bras. Sans la regarder, il prend place sur un tabouret à côté d'elle.

— Je t'ai demandé de m'attendre sagement dans le pick-up.

— Je t'emmerde...

La femme qui l'accompagne choisit de rester debout derrière lui et pose son menton pointu sur son épaule. Son visage rappelle celui d'une souris. La barmaid revient vers ses clients.

— Deux bières, commande Paul en ignorant sa sœur.

— Pas de problème, mon beau Pierre!

Alix fige de nouveau en entendant le prénom.

— Tu pourrais me présenter au moins, s'offusque la femme.

— C'est ma sœur, Clothilde.

Cette fois, elle vient près de recracher la gorgée de bière à peine avalée et donne un vif coup de genou à son frère. La femme s'avance. Sa poitrine est énorme.

— Moi, c'est Angie. En fait, c'est Ange, mais ça fait pas assez sexy.

— Enchantée, Angie, malheureusement on doit partir. Hein, Pierre?

— Ben là, vous êtes ben pressés! Finissez vos verres au moins! Eh mon beau! Tu penses à ce que je t'ai dit? Ça me ferait vraiment plaisir que tu viennes, insiste Angie.

Paul sourit bêtement et suit sa sœur à contrecœur. Avant de quitter les lieux, il se retourne et fait un geste las de la main en direction d'Angie. Elle lui répond en faisant claquer bruyamment sa bouche enduite de rouge à lèvres carmin.

— Elle ne fait pas les choses à moitié, la belle Angie, soupire Alix.

À l'intérieur du Tacoma, Ponik aboie de plus belle en les voyant sortir du bar. Paul la laisse descendre pour qu'elle se dégourdisse les pattes un moment devant le Sexy Palace. Après avoir reniflé dans toutes les directions, la chienne finit par trouver un coin de pelouse qui lui convient pour uriner. Son maître siffle, et ils remontent dans le camion.

— Je peux savoir à quoi tu joues? C'est quoi ton délire, de prendre le prénom de papa et de me donner celui de maman? T'es vraiment malade!

— Quand on ment, vaut mieux se souvenir de ses mensonges. Les prénoms Pierre et Clothilde, on peut pas les oublier.

Les pneus tournent à vide sur le gravier, puis le véhicule se met brusquement en route. Le Tacoma file à 70, 90 puis 100 km/h dans une zone limitée à 50.

— S'il te plaît, ralentis! ordonne Alix.

Le sang cogne aux tempes de Paul et la sueur perle à son front. Il freine brusquement et se range au bord de la route.

— Si tu faisais comme moi et que tu couchais qu'avec des putes, tu te prendrais moins la tête. On peut plus s'amuser, se détendre un peu? Tu sais que tu deviens chiante en vieillissant?

— Ah bon? Et pourquoi tu m'as pas invitée à venir avec toi alors?

Tu m'as demandé de rester à l'extérieur avec le chien!

Alix cherche son paquet de cigarettes et le retrouve par terre, à ses pieds. Elle se cogne le front contre la boîte à gants en voulant le récupérer. La douleur dope son exaspération.

— Faire comme toi et coucher avec des putes... N'importe quoi! marmonne Alix en exhalant la fumée par les narines.

Paul tapote le genou de sa sœur.

— Allez! La prochaine fois, je te laisse pas dans le camion.

Alix repousse la main de son frère et se recroqueville dans son coin. Cette dernière parole de Paul la ramène des années en arrière, à l'époque où les filles qui voulaient sortir avec lui devaient d'abord embrasser sa jumelle. À dix-huit ans, ils prenaient un malin plaisir à échafauder ce genre de plan. Alix aperçoit son visage contrarié dans le rétroviseur de l'aile droite et ne supporte pas son image. Elle se cale dans son siège et se mordille l'intérieur de la joue. *Tu ne me réponds pas, mais j'ai tout mon temps.* Marie revient comme un boomerang.

15 h 07

Le pick-up reprend la route et s'arrête un peu plus loin, à une station-service. Paul fait le plein et demande à sa sœur d'aller régler la note. Elle s'exécute et revient avec un paquet de Hubba Bubba à la fraise. Son frère est penché sur le volant et lui fait signe de faire moins de bruit en mâchant. À la radio, on parle d'un double meurtre sordide. Un couple de personnes âgées a été séquestré, puis tué. On vient de découvrir leurs corps dans une camionnette volée sur le parking d'un motel à Rimouski. Le meurtrier a découpé les corps à l'aide d'une tronçonneuse. Les décès remontent à plus de cinq jours. La police demande la collaboration de la population pour retrouver un suspect d'environ trente ans. L'homme a été aperçu dans le village de Trois-Pistoles avec plusieurs écorchures au visage et des vêtements déchirés le jour suivant le moment présumé des homicides.

— Tu tiens vraiment à écouter ces conneries?

Alix a la bouche remplie de chewing-gum. Une bulle rose gonfle entre ses lèvres. Paul la fait éclater d'une pichenette. Elle le frappe et s'ensuit une bagarre arbitrée par les jappements de Ponik. Le combat

prend fin lorsqu'un jeune homme athlétique s'approche du Tacoma. Alix abaisse la vitre de sa portière et le rassure tout de suite. Elle n'est pas en train de se faire battre.

— Bon ben si tout va bien, pouvez-vous avancer? J'aimerais ça, faire mon plein.

Les jumeaux s'excusent et l'individu retourne à sa voiture, pas tout à fait convaincu par les explications d'Alix. Avant que son frère ne démarre, elle lui file une gifle en pleine figure.

— En passant, ne m'appelle plus jamais Clothilde!

Un filet rouge coule du nez de Paul jusqu'à son menton. À la vue du sang sur ses lèvres, Alix perd son aplomb et sort un paquet de Kleenex de son sac. Son jumeau repousse le mouchoir qu'elle lui tend et s'essuie du revers de la main.

— Je suis désolée...

— Ça va.

Le visage de Paul se ferme. Les yeux d'Alix pèsent sur lui, mais il continue de foncer et refuse de soutenir le regard de sa sœur. Elle a la capacité de descendre au fond de lui. Le silence occupe tout le trajet du retour.

Paul dépose les courses sur la table, enfille un imperméable jaune et ressort aussi vite qu'il est entré. Alix ouvre un paquet de jambon sous vide, s'en roule une tranche et la mange en regardant distraitement à l'extérieur. Le cadre pourri de la fenêtre laisse le vent pénétrer dans la cuisine en émettant de longs sifflements. Son jumeau apparaît dans son champ de vision. Il s'assied sur la souche d'un arbre abattu. De la sciure encore fraîche borde ses pieds. Il fait face à la forêt. Alix profite de ce moment de bouderie de la part de son frère pour rechercher son arme. Rien dans les placards. Elle soulève les coussins du canapé, fouille de fond en comble la chambre et le salon. Elle ne trouve rien et descend inspecter le sous-sol. La rampe de l'escalier tient on ne sait comment. La porte se referme lentement derrière elle et elle se retrouve dans le noir le plus total. Les marches grincent et une forte odeur d'humidité la prend à la gorge. Elle avance à l'aveuglette. Ses mains se prennent à des toiles d'araignées. Une cordelette effleure ses cheveux. Elle la saisit et tire. L'ampoule est de faible intensité, mais

éclairer assez pour lui permettre de se déplacer sans se cogner aux divers objets abandonnés à la cave. Contre un des murs en pierre, elle aperçoit une grande armoire dont la base est rongée par l'humidité et les souris. Elle insiste pour ouvrir les portes et une des charnières cède. «Merde», murmure-t-elle. L'intérieur du meuble contient des dizaines de pots en verre. Elle se demande depuis quand ces conserves traînent là; une épaisse couche de poussière recouvre les couvercles, Alix ne se risquerait pas à les manger. Son attention est attirée par un son qui pourrait être celui d'un moteur qui vient de démarrer. Elle se dirige vers le bruit et s'arrête devant un objet massif dissimulé sous une bâche en plastique. Elle débarrasse ce qui se révèle être un congélateur de la bâche et l'ouvre. La lumière blanche qui en jaillit l'aveugle.

— La vache!!!

Une quantité phénoménale de morceaux de viande les uns sur les autres. Il y a de quoi nourrir un régiment. Autant de chair surgelée dégoûte Alix. Elle rabat la porte avec l'impression de refermer un cercueil. Au même moment, un bras s'enroule autour de sa gorge, un autre sur son ventre et ses jambes se retrouvent coincés contre le tombeau frigorifique.

— Tu ne sais vraiment plus te défendre, ma vieille.

Paul relâche sa prise et remet la bâche sur le congélateur. Alix est figée sur place. Son manque de réactivité la déconcerte. Elle bombe néanmoins le torse.

— C'est quoi toute cette viande?

— Je pense que le proprio de la maison braconne pas mal.

— Ça craint. Tu es sûr qu'il y a que des morceaux de bêtes là-dedans?

— Pff... T'as vraiment trop d'imagination. Viens un peu par ici. Je vais te montrer quelque chose.

Paul traîne sa sœur jusqu'à l'autre extrémité de la cave. Ensemble, ils pénètrent dans une petite pièce ne dépassant pas les douze mètres carrés. L'endroit est propre et bien éclairé. Une machette, une scie et de longs couteaux ont été disposés sur un billot de boucher. Un évier en inox et une étagère débordant de sacs plastique et de torchons

complètent l'aménagement du lieu. Alix pense à tout le gibier qui a dû être dépecé là, hors de la saison de la chasse et loin des regards indiscrets. Elle ne souhaite pas s'éterniser. Paul saisit son bras et la fait pivoter sur elle-même. Il la force à s'asseoir sur une chaise près du billot et s'accroupit devant elle.

— On va le garder ici.

La sueur marque son t-shirt entre les pectoraux et sous les aisselles.

— C'est Monster que tu veux enfermer ici? Et ensuite, tu vas lui faire quoi?

Ces questions énervent Paul. Il se redresse, pousse un grognement et sort de la pièce. Alix entend ses pas lourds dans l'escalier. Elle voudrait le poursuivre, mais ses jambes refusent d'obéir. Une araignée descend du plafond, se balance au bout de son fil et commence à tisser sa toile sous les yeux d'Alix. Elle pense à Mark Foster, à ce qu'il devra affronter dans les prochains jours. Nauséuse, elle bondit de la chaise et remonte à la cuisine. Sa main saisit machinalement la bouteille de whisky posée sur la table de la cuisine et se sert un verre. Depuis toujours, elle boit trop. Et venir rejoindre Paul dans ce trou perdu ne peut qu'accentuer ses addictions. Son jumeau s'approche d'elle, les mains dans les poches avant de son jean. Aucune émotion ne filtre sur son visage. L'alcool se déverse dans la bouche d'Alix et descend dans son œsophage. C'est brûlant et réconfortant.

— Je voulais pas de toi ici. Tu es venue de ton propre gré. Maintenant, il faut me suivre. Je vais te dire comment les choses vont se dérouler. J'ai retrouvé Mark Foster. Il vit à Frenchville, un village à environ quatre-vingts kilomètres de Pohénégamook, de l'autre côté de la frontière, dans le Maine. Il travaille dans une usine qui fabrique des décorations de Noël en bois.

— Je sais déjà tout ça. J'ai fait mes recherches.

Paul ferme les yeux et soupire.

— Merci de ne pas me couper la parole... Monster a une copine. Elle a ouvert une boulangerie à Pohénégamook il y a quelques années. Elle est française. Tous les vendredis soir, il la rejoint en empruntant la même putain de route, à peu près à la même heure. Cette route, je la connais par cœur et je sais exactement où choper l'animal.

Alix sent les lattes du plancher s'écarter sous ses pieds. Elle pressent le danger et se ressert à boire.

— C'est pour ce vendredi. Il nous reste un peu plus de deux jours pour revoir chacune des étapes de l'enlèvement.

— Et après? Une fois que tu l'auras traîné ici et enfermé dans ta salle de torture, tu penses faire quoi?

Les paumes d'Alix sont moites. Le verre de whisky glisse entre ses doigts et se renverse sur le comptoir de la cuisine. L'exaspération se lit sur le visage de Paul, qui file au salon. Étendu sur le canapé, il pianote sur ses abdominaux. Le silence est rompu par le bourdonnement d'une grosse mouche noire. Alix continue d'observer son frère. Il ne parle jamais de lui, de ce qu'il ressent. Elle parvient à attraper la mouche, qui se débat au creux de son poing fermé. Elle serre encore plus fort, la broie, fait d'elle une mixture gluante et dégoûtante.

— Je veux la voir.

— De quoi tu parles? demande Paul en se relevant.

— La boulangère. La femme de Mark.

— Et ça te servira à quoi de rencontrer cette pouffiasse?

— À rien. Mais j'ai envie de savoir à quoi elle ressemble.

— Bon. Si tu y tiens, on passera à la boulangerie demain.

— Non, j'y vais tout de suite. File-moi les clés du pick-up.

— T'as qu'à prendre ta voiture.

— Elle est accidentée. Je préfère ne pas attirer l'attention.

Alix veut se laver les mains et se retrouve encore devant ses vêtements souillés au fond de l'évier. Elle tire sur la chaînette reliée au bouchon de caoutchouc, essore son jean et sa chemise et va mettre le tout dans la machine à laver. Paul l'observe essuyer les éclaboussures d'eau en déplaçant un chiffon du bout du pied sur le plancher. Il balance la clé du Tacoma sur le comptoir de la cuisine et se rassied sur le canapé. La porte claque.

16 h 49

Le pick-up suit la route qui borde le lac. En cet fin d'après-midi de septembre, la lumière éclatante magnifie le paysage. Aux portes de la ville, Alix repère un belvédère. Elle décide de s'y arrêter pour fumer

une cigarette avant d'affronter la boulangère. Mais la présence d'un groupe de touristes occupés à prendre des photos la fait fuir du côté du parc, où elle aboutit au petit pont international. Les drapeaux canadien et québécois flottent d'un côté, l'américain et celui du Maine de l'autre. Alix se demande à quoi la région ressemble en plein hiver, enterrée sous des mètres de neige. «Plutôt me tirer une balle que de vivre ici...», pense-t-elle en retournant au pick-up.

Sur la route principale, elle repère rapidement la boulangerie Pain-Ponik. Une baguette géante en contre-plaqué est collée sur la devanture du commerce bleu ciel. La clochette de la porte tinte pour annoncer la venue de la visiteuse. Une femme dans la trentaine, mince et élancée, sort de l'arrière-boutique et vient se poster derrière le comptoir. Elle est jolie et une grande douceur émane de sa personne. Alix tente de masquer son trouble et demande un pain aux céréales, que la maison décrit comme étant sa spécialité. La boulangère se retourne et saisit la dernière miche, bien dorée, qu'il lui reste. Sa longue chevelure blonde, remontée en chignon sous un filet, laisse voir une nuque fine et gracieuse.

— Vous avez de la chance. Habituellement, à une heure de la fermeture, je n'ai plus grand-chose à vendre. Vous voulez que je le tranche?

— Non. Ce n'est pas la peine de vous embêter.

Le regard de la femme est aussi bleu que les murs de son commerce. Elle glisse le pain dans un sac de papier et se place derrière la caisse enregistreuse. Alix ne comprend rien à la monnaie canadienne et retourne ses pièces dans tous les sens. La boulangère l'observe.

— Vous êtes française? Moi, je suis de Strasbourg. Et vous?

Alix sursaute et s'empresse de tendre un billet de vingt dollars.

— Je... Je vis à Paris. Je suis ici pour quelques jours.

— Si vous aimez la nature, vous ne serez pas déçue! La région est magnifique.

Devant son visage froid et inexpressif, la boulangère perd de son assurance. Alix, qui sent l'alcool à plein nez, ne tient pas particulièrement à faire la conversation et profite de l'entrée d'un nouveau client dans la boutique pour dégager.

— Madame! entend-elle en sortant. Votre monnaie...

Sans se retourner, Alix la remercie du bout des lèvres tout en enfonçant ses ongles dans la miche de pain aux céréales. Elle se retient de ne pas courir. Tout l'opprime: les habitants de la ville, le bruit des voitures, le lac, les arbres. Ce monde n'est pas le sien.

Elle déverrouille à distance les portes du pick-up, dans lequel elle monte rapidement. Mais elle ne démarre pas immédiatement. Le sang circule à grande vitesse dans ses artères et son cœur s'emballe. Comment Monster a-t-il pu refaire sa vie? Comment peut-il être heureux, faire l'amour à une femme magnifique? Comment a-t-il pu tout oublier, se détacher de tout ce sang? Paul a raison. Monster doit un jour expier la faute qu'il a commise. Il ne peut en être autrement. Alix colle son front contre le volant. Il lui faut penser à autre chose pour ne pas perdre pied. La peau brûlante de Marie, ses baisers intenses, son rire. Alix s'enroule dans ces souvenirs et ses pulsations cardiaques retrouvent peu à peu une cadence normale. Elle se redresse, prend son téléphone et lance un appel en direction de Paris. À la première sonnerie, elle raccroche. Il ne faut pas plus de trente secondes pour que l'iPhone se mette à vibrer. Le nom de Marie apparaît sur l'écran. Alix ne répond pas et compte jusqu'à cent. Les secondes défilent puis se transforment en minutes. Elle arrache un autre morceau de pain de la miche et le porte à sa bouche desséchée. Aucun message n'est laissé sur le répondeur. «C'est mieux comme ça», se dit-elle en éteignant son téléphone. L'image de la boulangère pétrissant sa pâte au levain près du four à bois, dans son arrière-boutique, lui fait tourner la tête. Elle imagine ces mêmes mains enfarinées arpentant le corps et le visage de Mark Foster. Elle abaisse la vitre et recrache la mie de pain. Son regard balaie distraitemment le lac. Elle repense à cette légende de monstre lacustre. Son frère lui a fait une description de la créature: de couleur brune ou noirâtre, elle ressemblerait au fond d'un canot renversé avec une crénelure au milieu du dos. Depuis la nuit des temps, les humains éprouvent le besoin de croire à des histoires improbables. Comme si la réalité n'était pas déjà assez horifiante.

Des années durant, pour réussir à survivre, Paul et Alix avaient

imaginé des choses sur Mark Foster. Ils s'étaient évertués à le déshumaniser, lui inventant une personnalité perfide. Cela ne suffit plus à calmer la douleur de son jumeau. Il veut désormais se mesurer concrètement au monstre. Le choc risque d'être brutal. Alix craint que Paul ne le supporte pas. Un groupe de jeunes marche en direction du lac. L'un d'eux tient une caisse de bière et les autres dansent et sautillent autour de lui. Ils chahutent. Les jurons s'enchaînent. Alix n'a pas envie de les entendre et s'empresse de reprendre la route. Au dernier stop avant de quitter le centre de la ville, elle attrape la miche et la balance par la fenêtre. Deux garçons l'observent, stupéfaits. Dans son rétroviseur, elle les voit donnant des coups de pied dans le pain, comme s'il s'agissait d'un ballon de foot.

Paul s'est installé devant l'entrée de la maison dans une chaise en bois. De vieilles cannes à pêche et divers leurres, cuillères et hameçons sont éparpillés autour de lui. Il a trouvé tout ce matériel dans la cave à son arrivée. Alix s'assied à ses pieds et le regarde monter du fil à un moulinet.

— Il y a une éternité que je n'ai pas pêché.

— J'ai déjà préparé ta canne. Elle est là, près de la porte. Je savais que tu voudrais venir avec moi. Tu verras, ce n'est pas le poisson qui manque dans le coin. La semaine dernière, j'ai pêché d'énormes truites dans un ruisseau à environ un kilomètre d'ici.

Paul écarte les mains pour donner une idée de la mesure de ses prises. Alix s'allonge sur le dos le long de la balustrade. Elle ressent encore les effets du décalage horaire et se laisse bercer par le chuchotement du vent dans les feuilles des arbres. La fatigue la submerge, mais dès qu'elle ferme les yeux, la vision de la boulangère revient la hanter. Le mépris et la pitié la tiraillent. Sans l'avoir cherché, cette femme se retrouve mêlée à une histoire vieille de plus de trente ans. Alix pense à tous ces outils de boucher dans la cave et les poils sur ses bras s'hérissent.

— Tu as toujours dit que tu voulais retrouver Monster et je ne me suis jamais opposée à ton projet. Seulement, aujourd'hui, je me dis que ce n'est peut-être pas une très bonne idée...

— C'est toi qui as souhaité venir.

Alix se redresse et observe son frère choisir le leurre parfait l'accrocher à sa ligne.

— Tu veux le tuer? C'est ça? Après tu vas le dépecer et ranger les morceaux de son corps dans le congélo de la cave? C'est ça ton super plan?

Paul lève un œil en direction de sa sœur et pousse un long soupir.

— Rentre à Paris. Je te retiens pas.

Alix ne réagit pas, elle caresse distraitement la tête de Ponik, qui vient de les rejoindre après avoir tenté d'attraper une marmotte. La gueule ouverte et la langue pendante, la chienne demeure aux aguets, prête à bondir sur sa proie si elle s'avisait de revenir. Paul range son matériel de pêche dans le salon, puis réapparaît avec une bouteille de Jack Daniel's et deux verres. Il les pose sur la rambarde et les remplit à ras bord.

— J'ai vendu mon appartement.

— Quoi?!

Il fait mine de ne pas remarquer le visage inquiet d'Alix.

— J'avais besoin d'argent.

— Tu es en train de me dire que tu as tout flambé? Nos parents nous ont laissé de quoi vivre peinarde jusqu'à la fin de nos jours et, à même pas quarante ans, il te reste plus rien?

Alix sourit, puis rit franchement.

— Bon. Pour dire la vérité, je ne suis pas très étonnée. Si tu veux, on peut vendre la maison de vacances en Normandie. Je pensais la garder, mais si tu as besoin d'argent...

— T'inquiète pas pour moi. Quand tout ça sera terminé, je trouverai un travail. C'est pas un problème. Si je t'ai parlé de l'appartement, c'est pas pour te demander la charité, mais juste pour que tu sois au courant.

— Toi? Gagner ta vie comme le commun des mortels? Difficile de t'imaginer dans un bureau, cravate au cou, ou à l'usine les mains dans le cambouis. Oh! À moins que tu deviennes videur dans une boîte à striptease? Ou que tu te lances dans le trafic de drogue?

Alix ne rit plus. Paul s'est éloigné d'elle. Elle s'assied sur une des marches de l'escalier et appuie sa tête contre la rambarde.

— J'en ai vraiment ras-le-bol de tout ça! crie-t-elle. Tu es totalement irresponsable. Mamie avait raison. Tu te fous de tout, tu dépenses ton argent avec les putes ou en pariant sur de mauvais chevaux. Tu penses qu'à jouer, qu'à t'amuser.

— Je sais que Mamie me faisait pas confiance. À part toi, jamais personne n'a cru en moi.

«Et c'est ce qui causera ma perte», conclut Alix pour elle-même.

23 h 45

Paul marche en forêt avec Ponik. Il a observé le corps de sa sœur s'affaisser à mesure que l'alcool se mêlait à son sang et a décidé de ne plus boire du reste de la soirée: il y en a assez d'une qui s'enlise dans les vapeurs du whisky. Sa jumelle ne sait pas s'arrêter et peut boire jusqu'au coma éthylique. Mais Paul est viscéralement attaché à sa sœur. Il lui a toujours servi de garde-fou lors de ses beuveries; son problème d'alcool ne date pas d'hier. Ils n'avaient pas treize ans la première fois qu'il a tenu ce rôle. Alix avait volé une bouteille de vin dans la cave de Mamie. Ce soir-là, elle avait bu jusqu'à ne plus savoir marcher droit. Le lendemain matin, Mamie Jeanne avait fait semblant de croire à une indigestion... Paul avait servi d'infirmière à sa sœur, qui lui avait juré, un gant de toilette glacé sur le front, qu'elle ne toucherait plus jamais une goutte d'alcool. Pourtant, elle avait récidivé quelques semaines plus tard, avec une copine. Cette fois, Mamie Jeanne n'avait pu nier l'évidence et avait privé sa petite-fille de sorties pour six mois. L'enfermement n'avait fait qu'accentuer l'envie de révolte de l'adolescente. Alix fomentait des évasions et s'échappait sous le nez de Paul. Elle se glissait par la fenêtre en s'agrippant à la gouttière pour atterrir dans le jardin. La plupart du temps, ce n'était même pas pour rejoindre sa copine. Comme une voleuse, elle restait seule dans le noir à errer autour de la maison. Elle ne supportait pas l'idée d'être punie et se croyait assez grande pour décider de sa vie. Quand elle en avait assez de tourner en rond, elle se plaçait sous la fenêtre de la chambre de Paul et lançait des petits cailloux contre les volets. Paul adorait la suivre dans ses escapades. Aujourd'hui, c'est elle qui ne le suit plus. La combativité qui animait Alix s'estompe, lui

semble-t-il. À cause de cette fille peut-être. L'amour rend faible.

Ainsi qu'il l'avait prévu, Alix a rompu pour aujourd'hui avec le monde réel. Paul revient à la maison, écoute un moment les ronflements de sa sœur avant de la porter jusqu'à sa chambre.

Jeudi

8 h 00

Paul ouvre grand la fenêtre pour chasser les relents de la beuverie de sa sœur. Il s'approche du lit, agrippe Alix et la secoue comme s'il s'agissait d'une poupée de chiffon. Alix lui hurle d'arrêter son manège. Il s'amuse de sa mine déconfite et lui tend des Tylenol et un verre d'eau. Elle se redresse et s'empresse d'avalier deux cachets. Le visage bouffi et la bouche pâteuse, elle observe tout ce qui se trouve alentour. Les vêtements qu'elle portait la veille ont été posés, soigneusement pliés, sur une chaise. De vagues souvenirs refont surface.

— C'est toi qui m'as mise au lit?

Sa voix est cassée par les trop nombreuses cigarettes qu'elle a fumées au cours de la nuit. Alix ne trouve pas la force de se lever et referme les yeux. Paul lui balance un oreiller à la tête.

— Allez, bouge-toi un peu. Je te donne une demi-heure pour émerger.

Alix se souvient avec regret de la pêche à la truite, prévue pour ce matin. Lorsqu'elle pose les pieds au sol, tout se met à valser autour d'elle et une violente nausée la saisit. Paul revient près de sa sœur et lui présente une tasse en forme d'ourson et une tartine de confiture.

Le café lui fait envie, mais elle repousse la nourriture. La première gorgée lui brûle la langue. Son corps poisseux l'indispose et elle trouve le courage de tituber jusqu'à la salle de bain. Une douche rapide et Alix retourne s'allonger dans la chambre, les cheveux trempés et toujours aussi mal en point. «Vaut mieux ne pas traîner. Il ne m'attendra pas longtemps», songe Alix, qui se redresse péniblement, met ses bottes de randonnée et sort de la maison. On entend les jappements suppliants de Ponik, que Paul a attachée à la chaîne

dehors. Il se dirige vers la forêt, canne à pêche à la main. Alix attrape sa ligne et s'empresse de le rejoindre. En fouillant dans ses poches, elle trouve une pochette de biscuits aux figues. Malgré la nausée, elle s'efforce de les manger.

— Eh! Tu devrais aller encore plus vite! crie-t-elle.

Ses vêtements lui collent à la peau. Elle respire difficilement et a l'impression d'avoir dix kilos de plus que la veille sur le dos. Après une demi-heure de marche dans les sous-bois, Paul s'arrête près d'une clairière. Il demande à sa sœur de faire le moins de bruit possible.

— Et surtout, évite de projeter ton ombre à la surface de l'eau! ordonne-t-il.

Alix s'éloigne et s'installe en amont, derrière un rocher. Le niveau de l'eau du ruisseau a monté à cause des fortes pluies. Une épaisse mousse blanche tourbillonne à la surface et c'est là qu'Alix choisit de lancer sa ligne. Le bruissement de l'eau se mêle au gazouillis des oiseaux et une forte odeur d'humus plane dans l'air. Son jumeau est accroupi près d'un arbre, les yeux rivés au bout de sa canne, qui remue dans tous les sens. Une truite est bien accrochée à son hameçon et frétille en vain pour recouvrer la liberté.

Aux soubresauts de la ligne se superpose l'image d'un seau où tournoyaient les poissons, avant qu'on ne les assomme et ne les éventre. Assise dans la barque familiale, Alix s'amusait à les tourmenter avec Paul. C'était durant un week-end de pêche en Sologne, chez des amis de la famille, juste avant les meurtres. Leur père les avait sermonnés distraitement. Quelque chose n'allait pas, la tristesse voilait son regard. Les jumeaux venaient d'avoir sept ans, et les adultes autour d'eux semblaient nerveux et parlaient sans discontinuer des élections. Leur père craignait la gauche comme la peste! Quelques mois avant ce week-end à la campagne, leur maman avait souhaité rénover la cuisine et leur père avait engagé un artisan. Mark Foster était franco-américain. Il rentrait d'Inde, où il avait vécu dans un ashram. Alix revoit sa tête de hippie, ses cheveux longs, sa grosse barbe et ses chemises bigarrées. Dans son genre, il était plutôt bel homme. En visitant la maison, il avait proposé des changements à faire dans la cuisine, mais aussi dans le boudoir, la pièce où Clothilde

peignait. Elle rêvait de plus de lumière et l'idée de construire une baie vitrée l'avait tout de suite séduite. Leur père partait très tôt le matin pour le bureau et rentrait rarement avant 22 heures. C'était un des avocats les plus demandés de sa génération et il consacrait très peu de temps à sa famille. La présence de Mark Foster dans la maison enchantait tout le monde, surtout Clothilde. Ils passaient des heures à bavarder et à faire de longues promenades. Leur mère s'était mise à venir les chercher avec du retard à la sortie de l'école. Le visage rosi, elle les embrassait et les serrait dans ses bras. Une nuit, Alix avait été réveillée par le bruit d'une violente dispute. Son père parlait d'un homme sans jamais l'appeler par son nom. «Le gauchiste, le coco, le baba à la con, le gourou, l'Amerloque.» Puis les vacances de Pâques étaient arrivées, ils avaient séjourné en Provence et au retour, un autre ouvrier était venu terminer les travaux. Le jour de la pêche sur l'étang, la cuisine était flambant neuve et une grande baie vitrée illuminait le boudoir de Clothilde. Leur père, lui, n'avait jamais paru aussi éteint.

De petits coups secs sur sa ligne font disparaître le visage de son père souffrant. Alix vient d'attraper une truite mouchetée et parvient à la sortir du ruisseau. Elle se tourne fièrement vers son frère pour lui présenter sa prise mais perd son sourire en apercevant un homme portant un uniforme marron et un chapeau qui avance vers eux. Elle décroche sa proie et la dépose dans la besace. L'homme commence par saluer Alix, puis il s'approche de Paul.

— Bonjour, monsieur. Votre permis de pêche, s'il vous plaît.

— Je n'ai pas de permis. Je ne savais pas qu'il en fallait un. On est ici en vacances, on a trouvé des lignes dans la maison que nous louons et on n'a pas réfléchi...

— Hum... Vous permettez que je jette un œil à votre sac, madame?

L'agent entrouvre la besace presque vide d'Alix et la referme aussi vite. Il enlève son chapeau et se gratte le cuir chevelu.

— Bon. Je laisse passer pour cette fois-ci.

— Merci. C'est vraiment sympa.

— Si vous voulez, je peux vous dire où aller pour acheter un permis.

— Oh! Ça ne sera pas la peine, les vacances sont presque finies pour

nous.

— En passant, vous n'auriez pas entendu des coups de feu ce matin, avant le lever du soleil?

— Non, pas de coup de feu.

— Et vous, madame?

Alix, dont la nausée s'amplifie, fait des efforts surhumains pour ne pas vomir.

— Non. Je n'ai rien entendu.

— La saison de la chasse n'est pas encore ouverte, mais soyez vigilants. Ça braconne pas mal par ici et on n'est jamais à l'abri d'une balle perdue.

— C'est noté, répond Paul en souriant.

— OK! Ben, je vous souhaite une belle journée et pis bonnes vacances par chez nous!

L'agent s'éloigne d'un pas nonchalant. Paul se demande s'il ne cherche pas à coincer Marcel, l'homme qui lui loue la maison. Tout le monde, dans une petite ville comme Pohénégamook, est sûrement au courant de qui tue quoi et quand. Il ramasse sa canne et, en se retournant, voit sa sœur appuyée à un arbre, le buste penché en avant, en train de vomir.

— OK! On rentre...

Il attrape sa besace et se remet en route sans attendre sa jumelle, qui avance à pas de tortue, le visage livide.

13 h 10

Deux assiettes de macaronis surmontées d'une petite truite à la chair bien rose fument sur la table. Paul tire une chaise et invite sa sœur à s'asseoir. L'odeur de la nourriture inconmode Alix, et voir son jumeau s'empiffrer comme s'il n'avait pas mangé depuis trois jours lui redonne la nausée.

— T'as pas faim? Il faut que tu prennes des forces!

Elle remplit ses joues d'air et expire bruyamment. Sa fourchette embroche quelques pâtes. Elle mâche et remâche, ne parvient pas à avaler.

— C'est sympa d'avoir préparé tout ça, mais là, tout de suite, je

peux pas...

Elle repousse son assiette d'un geste las et pose ses deux coudes sur la table.

— Pfff. Petite nature, va!

Une fois son repas terminé, Paul tend son pied sous la table et pousse la jambe de sa sœur.

— Ça te dit de venir faire un tour avec moi?

— Si c'est pour rendre visite à des danseuses nues, je préfère rester ici à me faire bouffer par les ours.

— Je veux te montrer un endroit magnifique en bordure du Saint-Laurent.

Dans le pick-up, Alix fume cigarette sur cigarette et rejette la fumée par la fenêtre pour ne pas incommoder son frère. Ils ont quitté la forêt et roulent aux abords du fleuve jusqu'à Kamouraska. Paul gare le Tacoma à quelques pas de la grève. À part eux, il n'y a pas âme qui vive. Ponik descend la première et part au quart de tour. Elle court derrière les mouettes, qui s'envolent très haut dans le ciel en poussant des cris stridents. Les jumeaux marchent à travers les joncs et le foin de mer, puis s'installent sur un rocher face au fleuve. Le vent souffle fort et fait pleurer les yeux. La marée monte, l'air salin pénètre dans leurs narines et descend jusque dans leurs bronches. Une partie du Bouclier canadien se dessine sur l'autre rive du Saint-Laurent, des collines ondulantes faites de masses rocheuses et recouvertes de forêts de conifères.

— Quand tout ça sera terminé, ça te dirait de passer deux ou trois semaines avec moi à Étretat?

Les lèvres de Paul restent soudées l'une à l'autre. Il a toujours adoré la maison de vacances de sa grand-mère qui surplombe la mer. Là-bas, il respire mieux et dort les fenêtres ouvertes pour écouter le bruit des vagues. Leur discours perpétuel l'enveloppe dans un cocon paisible. Deux ans qu'il n'a pas remis les pieds à Étretat.

— Il est encore temps de partir pour toi.

— J'en ai marre que tu reviennes là-dessus! Je m'en irai d'ici qu'avec toi.

— T'as toujours pas compris, Alix? C'est pas un jeu. On est plus des

gosses! On va enlever Foster. Tu sais ce que ça implique?

Paul se lève d'un bond et s'éloigne sur la grève. Les deux mains enfoncées dans les poches et le cou rentré dans les épaules, il marche d'un pas agressif, comme un boxeur qui s'apprête à monter sur le ring. Sa sœur l'observe jusqu'à ce que son corps ne soit plus qu'une silhouette floue. Il reviendra une fois calmé. Alix regagne le bord de la route principale. Les voitures, qui filent à vive allure, projettent des gravillons sur la ligne blanche. Elle grimpe dans la boîte du Tacoma pour s'abriter du vent. Elle examine ses chaussures de marche imbibées d'eau de mer. Paris existe-t-il toujours? Trois jours seulement qu'elle est au Canada et elle voudrait tant rentrer. Elle se relève et fait face au fleuve. «Il faut toujours terminer ce qu'on a commencé», murmure-t-elle.

Leur père, de son vivant, leur ressortait cette expression à tout bout de champ. Il n'y avait pas beaucoup de place pour la détente dans sa vie. Quand il finissait par rentrer à la maison, ils le voyaient disparaître dans son bureau, des piles de dossiers sous le bras. Personne n'avait le droit de pénétrer dans cette pièce. Que pouvait-il y avoir de si précieux et de si secret derrière cette porte toujours fermée à clé? Après sa mort, quand les policiers avaient fouillé la maison de fond en comble, ils y avaient trouvé des bouteilles de whisky millésimé et une collection d'armes à feu.

Paul quitte la grève et ouvre à distance les portes de la camionnette. Ponik est à ses côtés. Alix saute de la boîte arrière et s'installe au chaud dans le pick-up. La chienne lui emboîte le pas.

— Dis, tu peux me trouver un bar-tabac? Je n'ai plus de cigarettes.

Paul s'arrête un peu plus loin, au centre du village de Kamouraska, dans le parking d'un commerce où Alix lit le mot *Dépanneur* sur l'enseigne, commanditée par Coca-Cola, qui trône au-dessus de la porte. Elle revient avec trois paquets de Player's Light, un journal et une bière fraîche qu'elle s'empresse d'ouvrir. Paul lui arrache la canette des mains, avale une longue gorgée, éructe et se remet en route.

— T'as vraiment aucune classe!

Alix boit à son tour et s'efforce de roter aussi fort que son frère. Ce

dernier lui donne un coup à l'épaule.

— Eh! Regarde plutôt où tu vas, sale brute!

Elle déplie le journal qu'elle vient d'acheter. La une est recouverte de photos du suspect numéro 1 dans l'affaire du meurtre du couple de personnes âgées. Grâce à l'ADN, la police connaît maintenant son identité. Bertrand Gosselin, un homme de quarante-deux ans déjà condamné dans trois affaires différentes: le viol d'une femme, le braquage d'une épicerie et le passage à tabac d'une barmaid de Rimouski. L'assassin apparaît en gros plan, de face et de profil. Il a un visage enfantin. Difficile de l'imaginer une tronçonneuse à la main, en train de dépecer ses victimes.

— Ils viennent de coller Interpol aux fesses de celui qu'on surnomme le Boucher du Bas-du-Fleuve. Ils racontent que sa petite amie se serait depuis peu installée à Playa del Carmen, au Mexique. Elle aussi a droit à sa photo. Les enquêteurs croient qu'il va tout faire pour la rejoindre...

Paul grommelle et allume la radio sans rien dire. *«Comment un individu à ce point dangereux a pu être libéré aussi vite? L'argent de mes impôts y sert à quoi? À payer des prisons plus confortables que ma maison à des malades mentaux! On est vraiment trop gentils, nous ici! On le sait bien que la meilleure façon d'éviter les récidives, c'est la chaise électrique!»* L'animateur félicite l'auditeur pour sa clairvoyance et prend un autre appel sans plus tarder.

Un sourire narquois se dessine sur les lèvres de Paul.

Alix éteint la radio et cale son cou contre l'appuie-tête.

— Les journalistes, tous des connards, des charognards! gueule-t-elle.

À la mort de leurs parents, Mamie Jeanne avait fait de son mieux pour éviter que ses petits-enfants soient exposés aux médias, qui ressassaient en boucle les événements d'un fait divers marquant de l'année 1981 en région parisienne. Elle avait même rangé la télévision au grenier. Ils avaient trouvé refuge à Étretat, laissant leur année scolaire en plan, pour retrouver un peu d'anonymat. Après la tuerie, Paul avait longtemps été incapable d'ouvrir la bouche. Il se réveillait en pleurs plusieurs fois par nuit, le pyjama imbibé de sueurs froides et

d'urine. Un matin, alors que tout le monde dormait dans la maison, Alix était sortie dans le jardin et avait découvert une portée de chatons sauvages dans le cabanon. En vitesse, elle était remontée dans la chambre de Paul, s'était glissée près de lui sous les draps et lui avait murmuré à l'oreille que des lutins venaient d'emménager dans le jardin. Paul avait écarquillé les yeux, et ils avaient couru jusqu'à la cabane. Lorsqu'ils s'étaient agenouillés devant la caisse de vin en bois, trois petites boules de poils s'étaient hérissées devant ses yeux. Paul avait crié: «Mais! C'est pas des lutins, c'est des chats!» Alix avait été tellement heureuse d'entendre à nouveau la voix de son jumeau.

De retour à la maison, Ponik semble inquiète et remue dans tous les sens. Paul s'accroupit près d'elle et tente de la rassurer.

— Qu'est-ce que tu as? Tu as vu un fantôme ou quoi?

La chienne regarde son maître droit dans les yeux, pousse un grognement puis colle la tête contre sa cuisse.

— Allez! On va faire un tour juste toi et moi. Comme dans le bon vieux temps, avant que ma sœur vienne nous embêter, lui dit Paul en entraînant l'animal dans la forêt.

Alix patiente un petit instant puis avise le toit d'une vieille cabane construite assez loin de la maison et camouflée par les conifères. Elle n'a toujours pas retrouvé son pistolet. Son frère l'a peut-être planqué par-là. Pour accéder à la cabane, elle doit se frotter aux framboisiers qui s'étendent devant l'entrée. La charpente de la construction s'est déformée au fil des années et il lui faut donner de solides coups d'épaule pour enfoncer la porte. À l'intérieur, ses yeux mettent un certain temps à s'habituer à la pénombre. Divers panaches d'originaux recouvrent la totalité des murs. «On dirait la boîte à souvenirs d'un *serial killer*», s'amuse Alix. Elle s'approche d'un calendrier Playboy de 1985 accroché à un clou rouillé. Sa hanche heurte un genre d'établi; un coffre en bois y est posé sur lequel sont gravées les initiales *M.F.* Elle soulève le couvercle et découvre de vieilles pipes jetées pêle-mêle, les unes contre les autres. Son estomac gargouille. Alix n'a rien mangé de la journée et est prise d'un vertige. Elle s'assied sur un ancien bidon de lait le temps de trouver assez de force pour sortir de ce capharnaüm, quand son iPhone se met à vibrer. Une cascade de longs

textos envahit son écran:

Alix, je suis allée chez toi et j'ai croisé ta voisine de palier. Une gentille dame qui m'a informée de ton voyage à l'étranger. Elle veille sur ton appartement et s'occupe bien de ton chat. Seulement, elle ignore la date de ton retour et a peur de manquer de croquettes. Je lui ai dit de ne pas s'en faire, je repasserai demain avec un nouveau sac de nourriture.

De mon côté, je m'inquiète pour toi. Tu as pénétré dans mon intimité comme un coup de vent qui ouvre brutalement une fenêtre mal fermée. Tu as provoqué un ouragan, fait valser mes certitudes et puis voilà. Plus rien. Je suis seule au milieu de tout ce bordel, sous le choc de ta disparition et je ne peux me résigner à verrouiller cette fenêtre.

Où es-tu? Que fais-tu? Qu'ai-je fait pour te faire fuir comme ça?

Alix lit ses messages une deuxième fois, garde son téléphone en main, hésite. Un corbeau croasse, l'écho s'empare de son cri et le lui restitue. L'oiseau s'approche et se pose sur le toit. Alix quitte la cabane, s'extirpe des framboisiers et accélère le pas. Elle s'arrête un instant devant la boîte aux lettres fixée à un piquet pour calmer un point de côté. Le nom de Marcel Fortin est écrit sur la boîte. Elle repense aux mystérieuses initiales *M.F.* gravée sur le coffre à pipe. «Tout ne mène pas forcément à Mark Foster», se dit-elle en avançant péniblement jusqu'à la maison.

18 h 00

Une bière à la main, les jumeaux sont affalés sur le canapé.

— Je ne sais pas toi, mais moi, j'ai envie qu'on s'amuse un peu ce soir, lance Paul après un moment de silence.

— Et qu'est-ce que tu proposes?

— Ben, Angie fait un dîner et elle...

— Eh! On va pas retourner chez les danseuses nues!

— Qui t'a dit que je voulais t'amener là-bas? Écoute, je lui ai promis de passer faire un tour. Elle habite dans un village qui s'appelle Saint-Modeste. C'est drôle, non? Il y aura aussi une amie à elle. On sera que tous les quatre.

— Une amie? Et elle est comment, cette copine?

Alix termine sa bière cul sec et écrase la canette dans sa main.

— Tu peux pas sortir... je sais pas moi, avec une avocate ou une vétérinaire? Quelqu'un de normal, quoi!

— Angie c'est pas une pute. Elle danse à poil pour gagner sa vie.

— Et ça lui arrive souvent de coucher avec ses clients?

— Je cherche pas spécialement à t'embêter... Si tu veux pas m'accompagner, tant pis. Mais tu es venue ici sans être invitée. La moindre des choses serait de faire des efforts pour être sympa.

Alix renifle et mord dans sa lèvre inférieure.

— OK c'est bon. Il faut qu'on bouge, sinon je vais devenir folle dans ta maison pourrie, au fond de cette forêt pourrie... J'accepte de te suivre chez ta copine et je te promets d'être un minimum aimable. Ça te va comme ça?

18 h 30

Le Tacoma roule tranquillement jusqu'à Saint-Modeste. Angie habite une petite maison de bois peinte en rouge. Pendant que Paul s'affaire à attacher Ponik à un arbre, Alix reste nonchalamment assise dans le pick-up. Leur hôte sort de la maison et s'avance vers elle.

— Ton frère m'avait dit que tu voudrais pas venir. Mais je le savais que tu resterais pas tout seule. Han Pierre, que je te l'ai dit?

Alix grince des dents en entendant le nom de son père dans la bouche d'Angie. Une autre femme fait son apparition, une bouteille de bière à la main. Elle a des piercings dans les sourcils, le nez et la lèvre inférieure. Son visage pourrait être celui d'un garçon. «Dans le genre androgyne, elle est plutôt mignonne», pense Alix. Angie lui fait signe de s'approcher pour les présentations.

— Tu m'excuseras, mais je me souviens plus de ton nom...

— Alix. Je m'appelle Alix.

Paul tourne la tête vers sa sœur et comprend au ton de sa voix qu'il doit oublier le prénom de Clothilde. Un demi-sourire se dessine sur les lèvres de la femme.

— Moi, c'est Catherine.

— Enchantée. Dis, tu pourrais me servir quelque chose à boire qui fait plus de 40 degrés? demande-t-elle, en décollant enfin ses fesses du Tacoma.

Catherine joue avec l'anneau qu'elle a dans le sourcil et l'invite à la suivre dans la maison. Elle lui verse une double ration de rhum blanc et veut y ajouter du jus d'ananas. Alix lui ôte le jus des mains et le repose sur le comptoir de la cuisine.

— Pur comme ça? Avec même pas de glace?

Buvant sans plus attendre, Alix s'amuse de la réflexion de Catherine. Très vite cependant, elle ne sait plus trop quoi dire et un lourd silence s'installe. Timides, les deux femmes s'installent dans le jardin. Quand Alix remarque la multitude de nains et autres babioles en plâtre qui se trouve sur le terrain, elle ne peut réprimer un fou rire.

— Wow! J'ai l'impression d'être en visite chez Blanche-Neige!

— Ah! Moi aussi je déteste ça. Angie arrête pas d'en acheter. J'avoue, c'est vraiment quétaine. Mais comme on dit: tous les goûts sont dans la nature!

Un banc de jardin est disposé entre deux fausses biches en plastique. Alix s'y assied et s'allume une cigarette. Catherine vient la rejoindre et se roule un joint. Elle remonte les manches de son pull et découvre les divers tatouages qui recouvrent entièrement ses avant-bras.

— Aimes-tu ça? C'est une fille avec qui je suis sortie en Allemagne qui me les a faits. C'est une grande artiste. Il y a plein de stars d'Hollywood qui se font faire des tatouages par elle. J'ai souvent posé nue pour des magazines qui s'intéressaient à son travail. Avant, j'aimais ça. Maintenant, ça me tente plus. Je suis en train de devenir une mémère.

Catherine remplit ses poumons de fumée et tend la cigarette de cannabis à Alix. Elle relève son pull jusqu'à ses épaules et exhibe les dessins indélébiles qui maquillent son dos, ses épaules et son ventre. Ne sachant plus s'arrêter, elle détache la ceinture de son pantalon.

— Tu veux voir les autres? J'en ai partout.

Alix expire et se met à rire. Elle saisit Catherine par les hanches et l'oblige à s'asseoir à ses côtés avant qu'elle ne baisse son jean.

— Ils sont beaux et je suis sûre que ceux sur tes fesses sont magnifiques! Mais tu sais, je suis pas très branchée tatouage.

Catherine rajuste ses vêtements et sourit timidement.

— Je suis un peu intense, han? Excuse-moi...

— T'en fais pas, murmure Alix, apaisée par les effets de l'herbe et de l'alcool.

Un ange passe.

— Dis donc! Tu dois t'ennuyer à mourir dans ce trou! s'exclame Alix, pour rompre le silence.

— Pas trop, non. Je pourrais plus vivre en ville. Trop de monde et trop de stress. Moi, j'aime la chasse, la pêche et les chevaux. Ici, il y a tout ça. Et puis j'ai Angie. On se connaît depuis l'école primaire. Elle est comme une sœur pour moi. Non, la seule chose qui me rend folle en région, c'est le manque de lesbiennes!

Alix éclate de rire et avale de travers, tandis qu'Angie arrive en hurlant parce que le poulet est en train de brûler sur le barbecue et que personne n'a bougé le petit doigt pour le sauver des flammes. Elle supplie Catherine de venir l'aider. Paul en profite pour s'asseoir près de sa sœur.

— Tu as demandé à ta chérie d'inviter une fille pour moi...

— J'ai rien demandé.

Les deux femmes reviennent avec une assiette débordant de morceaux de viande carbonisée. Paul s'installe à la table de pique-nique dans le jardin et commence à manger sans attendre les autres convives. Catherine l'observe du coin de l'œil. Les gestes brusques et la froideur du nouvel amant de son amie ne lui plaisent pas. Elle attire Angie à l'intérieur de la maison. Alix s'approche discrètement de la porte restée ouverte pour fumer une cigarette. Elle capte quelques bribes de leur conversation.

— Ange, tu trouves ça prudent de faire venir un client chez toi? J'aime pas la tête de ce gars-là... Sa sœur est correcte, mais lui... Je sais pas pourquoi, mais je lui fais pas confiance... On dirait que tu vois jamais les gens comme ils sont réellement. Un jour, tu vas tomber sur un malade mental et...

— Arrête! Moi je le trouve super beau... Il va rien m'arriver... Pierre dira à personne qu'il couche avec moi... Et de toute façon, je m'en fous. Je vais lâcher le Sexy Palace.

— Tu dis ça à chaque fois que tu tombes en amour...

— Là, c'est différent... J'ai quarante ans, Catherine! Penses-tu que

les bonhommes vont payer encore longtemps pour me voir les boules, toi? Il faut que je passe à autre chose...

Alix lance son mégot dans une platebande fleurie et va rejoindre son frère. Elle prend un morceau de viande dans l'assiette de son jumeau et enlève la peau brûlée avec la pointe d'un couteau.

— Tu sais ce qui me ferait vraiment plaisir?

Paul fait non de la tête.

— On boit, on mange, on baise et on fout le camp d'ici.

Vendredi

11 h 30

Le Glock 23, le couteau de chasse, les menottes, la bombe lacrymogène, la corde, le ruban adhésif et le taser. Sur la table basse du salon, Paul étale et classe méticuleusement le matériel qu'a acheté Alix le jour de son arrivée comme le ferait un chirurgien à la veille d'une opération. Il faut que tout soit en ordre. L'approximation n'a pas sa place dans cette affaire. Il inspire, expire, s'étire longuement, puis file dans la salle de bain, où il reste immobile sous le jet d'eau froide jusqu'à ce que ses dents commencent à claquer. Il se frictionne vigoureusement avec la serviette en sortant de la douche. Il s'approche ensuite du miroir et se badigeonne la mâchoire de crème à raser. Avant le premier coup de rasoir, il s'observe avec minutie. Ses yeux marron brillent sous l'éclairage du néon. Il fixe un long moment son reflet dans la glace et s'applique à éradiquer tous les poils visibles. En ce grand jour de retrouvailles, tout doit être parfait, même son apparence. Quand il a aperçu Mark Foster la semaine dernière dans sa bagnole, il a tout de suite reconnu sa tête de hippie. L'homme n'avait pas beaucoup changé. Lui, oui.

Alix tambourine à la porte. Paul lui permet d'entrer. Elle prend sa brosse à dents et le dentifrice, puis frotte avec vigueur avant de se servir un verre d'eau. Elle ne quitte pas une seconde les yeux de son jumeau cherchant dans le miroir une faille, un frémissement laissant penser que la peur peut être là, derrière la façade apparemment indestructible. Rien. Son frère est solide, concentré, et plus rien ne le fera dériver de son objectif. Elle lui donne un coup de hanche pour le déloger du lavabo. Paul tapote son visage avec de la lotion après-rasage et fait semblant d'ignorer sa sœur, qui trépigne, la bouche pleine d'eau. Il fait un pas de côté pour prendre son peigne, regagne sa

place aussitôt et saisit les joues d'Alix entre son pouce et son index. Elle balbutie des insultes et agrippe l'avant-bras de son frère pour qu'il la relâche. Un mélange de dentifrice et de salive dégouline sur son menton. Paul éclate de rire et la laisse enfin cracher dans le lavabo.

— Connard! hurle-t-elle en le frappant.

Son frère fait mine de s'effondrer et se raccroche aux épaules d'Alix. Elle le repousse et lui demande de la suivre au salon. Une serviette blanche enroulée autour de la taille, il regarde Alix prendre le Glock 23. Elle vise l'horloge poussiéreuse accrochée au mur, devant le canapé. Elle imite le bruit d'une détonation et se retourne brusquement en braquant l'arme sur l'abdomen de son jumeau.

— On s'en sert que pour impressionner Monster ou si l'un de nous deux est menacé.

— C'est ton flingue et tu en feras ce que tu voudras. C'est toi qui as apporté tout ce bazar. J'avais pas besoin de tout ça pour massacrer Monster. Mais maintenant que c'est là, il y a pas de raison de s'en priver.

Il tourne les talons, se rend dans la chambre, où il passe un jean et un polo kaki. Alix le poursuit, elle veut savoir ce qu'il entend par «massacrer Monster». Il refuse de répondre et sort boire son café. Sa sœur le rejoint sans prendre le temps de s'habiller. Elle porte un vieux t-shirt de Bruce Lee et un slip noir avec des têtes de mort. Il ne fait pas très chaud et elle se tient devant lui en sautillant sur la pointe des pieds, les deux bras croisés sur ses seins. Elle lui demande s'il est devenu sourd.

— L'enlèvement de Monster est prévu pour 17 heures. À toi de me montrer que tu as encore des couilles.

Alix soutient le regard de son frère.

— J'ai jamais eu de couilles, je te signale. Le jour de notre conception, le petit Jésus en avait qu'une paire sous la main et c'est toi qui en as hérité.

Paul frotte ses mains contre son visage. Il passe une laisse à Ponik et s'enfonce d'un bon pas dans la forêt avec la chienne. «C'est ça! Casse-toi!» crie Alix en retournant dans la maison. Elle s'habille, puis s'assied en tailleur sur le canapé.

Un véhicule approche. Alix se redresse pour regarder par la fenêtre et aperçoit une grosse berline américaine sur le chemin menant à la maison. Leur attirail est resté étalé sur la table basse. Elle se précipite à la cuisine, vide un tiroir et envoie tous les ustensiles propres rejoindre la vaisselle sale des deux derniers jours dans l'évier. Fourchettes et petites cuillères se voient remplacer par les objets incriminants. De l'entrée, elle observe le monsieur plus très jeune qui sort de la vieille Chevrolet. Il examine un instant le véhicule tout-terrain accidenté puis s'approche de la maison en vérifiant que la fermeture éclair de son pantalon est bien remontée. Alix se poste devant la moustiquaire de la porte. L'homme sursaute en l'apercevant et retire poliment sa casquette.

— Excuse-moi de te déranger, ma belle fille. Est-ce que Pierre est là?

Alix fait de son mieux pour garder son calme et demande à son visiteur de décliner son identité.

— Marcel Fortin. Je suis le propriétaire de la maison. Je suis désolé d'arriver comme un cheveu sur la soupe, mais il va falloir que je rentre. J'ai des affaires à aller chercher dans la cave.

Les vêtements que porte l'homme ne semblent pas très propres et une odeur sucrée émane de lui.

— Pierre va bientôt revenir. Vous pouvez l'attendre dehors.

— Hey! T'as toujours ben pas peur de moi, ma belle fille? Je suis pas dangereux pour deux cennes!

Le visiteur soupire et sort une pipe de la poche de son coupe-vent. Il tapote le fourneau sur le talon de ses santiags et le bourre d'un tabac aux effluves de vanille. Il porte la lentille à sa bouche et tire dessus à plusieurs reprises.

— Bon. Y est parti où ton chum?

— Je suis là!

Marcel Fortin se retourne et se retrouve nez à nez avec Paul.

— Ah! ben je suis content de te voir! Ta blonde voulait pas me laisser rentrer.

Alix lève les yeux au ciel et lui ouvre la porte.

— Je vais pas m'éterniser. Je suis juste venu chercher deux ou trois

pièces de viande dans le congélateur. Ma belle-fille veut faire un cipâte. C'est une spécialité québécoise à base de gibier. Je vais lui demander de t'en garder un morceau, mon Pierre. Faut goûter à ça une fois dans sa vie. D'habitude, on fait ce plat-là dans le temps des fêtes, mais qu'est-ce que tu veux! Elle a envie de manger ça en fin de semaine.

— Je t'accompagne.

— Fatigue-toi pas! Je connais le chemin. Reste avec ta blonde, ajoute-t-il en descendant à la cave.

Alix s'approche de son frère. Paul met son index devant ses lèvres. L'homme réapparaît rapidement, les bras chargés de sachets de gibier.

— Tout va bien? On est bien icitte, hein! Le grand air, la forêt. Je suis certain que tu voudras plus partir! Je vous dérangerai pas plus longtemps. Je passe porter la viande à mon fils et je m'en vais après à Montréal chez ma fille. Pour une fois qu'elle invite son vieux père! Te rends-tu compte que j'ai pas vu mes petits-enfants depuis Noël? Je leur ai pris des beaux steaks de chevreuil. Ils adorent ça.

Paul raccompagne monsieur Fortin jusqu'à son véhicule.

— Tu sais, depuis que ma femme est décédée, j'ai plus de raison de rester à Rivière-du-Loup. Tu comprends, elle voulait une maison moderne, confortable et près des magasins. Moi, j'aime pas ça vivre en ville et j'ai ben envie de revenir m'installer icitte. Je veux pas te mettre à la porte, mais fin septembre...

— Aucun problème, Marcel. Je pars dans une semaine, comme prévu.

— C'est ben correct! Bonjour, là!

Paul évite le regard de sa sœur, qui l'attend devant la porte, les bras croisés.

— T'imagines, s'il était passé ce soir?

— C'est bon. Il a pris ce qu'il voulait et il fout le camp pour plusieurs jours. Pas la peine de t'énerver comme ça!

Il se masse la nuque nerveusement, regarde autour de lui et demande à Alix ce qu'elle a fait du matériel. Elle pointe du doigt le tiroir à ustensiles. Il se laisse tomber à la renverse sur le canapé.

— C'est à mon tour d'avoir besoin d'air, revendique Alix.

Paul se redresse et la regarde prendre ses cigarettes et son téléphone portable.

— Il faut que tu sois revenue pour 16 h 15.

Alix ne prend pas la peine de répondre et s'éloigne avec une idée précise en tête: retourner vers le vieux hangar où il y avait du réseau la veille. La sueur dégouline le long de sa colonne vertébrale et entre ses seins. Elle prend son téléphone et cherche des photos de Marie. Elle a besoin de voir son visage. Ses doigts tremblent. Elle lui écrit: *Marie, je ne t'ai jamais parlé de l'existence de mon frère Paul. Je sais, c'est bizarre de t'avoir caché une chose aussi importante, mais c'est comme ça. Je n'aime pas parler de moi. J'imagine que tu avais remarqué. Je suis donc venue rejoindre Paul et nous nous trouvons très loin de Paris. Je ne peux pas t'en dire plus, mais disons que ma vie risque de changer radicalement dans les prochaines heures. Il est possible que je ne rentre pas à Paris avant pas mal de temps. Si tu pouvais prendre mon chat chez toi, je t'en serais reconnaissante. Mais tu ne me dois rien et je comprendrais que tu m'envoies balader. Je n'ai aucune aptitude pour l'amour et les relations humaines. Je t'ai laissé voir des choses de moi qui ne peuvent pas s'épanouir au grand jour. Désolée de t'avoir donné l'illusion qu'une histoire était possible entre nous. J'aurais aimé être à la hauteur de tes attentes. J'en suis incapable.*

Le message part, traverse l'Atlantique et atterrit une fraction de seconde plus tard dans le portable d'une femme habitant un appartement du VI^e arrondissement de Paris. Alix ne souhaite pas lire la réponse qui risque d'arriver d'une minute à l'autre: elle éteint son téléphone et le glisse dans la poche. Les poings serrés, elle ferme les yeux et tente de recouvrer son calme. Des bruissements surviennent de la forêt. Par l'embrasement de la porte, elle aperçoit un cerf qui s'aventure en direction de la route. Fier et libre, il ne sait rien de la mort. Comme celui qu'elle a croisé le soir de son arrivée avant de lui briser les os. Un des murs de la cabane craque. La bête s'immobilise, regarde derrière elle, puis détale en zigzaguant entre les arbres.

16 h 30

— C'est le moment d'y aller. Dans moins d'une demi-heure, Monster

passera la frontière.

Alix rentre prendre son manteau. De la cuisine, elle entend les cris de détresse de Ponik, qui déteste être enchaînée. Elle rejoint son frère et s'assied tout près de lui dans l'escalier. La chaleur de la cuisse de Paul irradie contre la sienne et elle aimerait poser sa tête sur son épaule. Elle rit nerveusement.

— Pourquoi tu te marres?

— Pour rien. Je suis juste un peu nerveuse.

Elle repousse la jambe de Paul d'un coup de genou et se lève. Paul lui tend le pistolet. Elle le prend et l'accompagne jusqu'au Ford Escape. Ils marchent côte à côte, en faisant de grandes enjambées, le visage sombre et les mâchoires serrées. Avant de monter dans le véhicule, Alix vérifie que le cran de sûreté du Glock 23 est bien mis et place l'arme dans la poche droite de son manteau. Elle frotte ses mains moites contre son jean, inspire profondément et descend jusqu'au tréfonds d'elle-même.

Ils roulent pendant une quinzaine de minutes sur un chemin forestier avant de déboucher sur un autre chemin étroit à moins de cinq cents mètres de la frontière. Il n'y a pas d'habitation dans les parages et très peu de véhicules y circulent. Paul sort des jumelles de la boîte à gants et va se poster à deux cents mètres derrière le Ford Escape. Il se cache dans un fossé d'où personne ne peut l'apercevoir. Alix sautille sur place pour se détendre. Une voiture vient dans sa direction. Son frère n'a pas sifflé, ce n'est pas Monster. Pour ne pas attirer l'attention, elle feint de regagner son véhicule. L'automobiliste ralentit à peine et file droit devant. Elle attend quelques secondes puis remonte sur la route. Le soleil baisse. Alix se penche pour ramasser des cailloux et les lance sur le bitume. Enfin, le sifflement de Paul retentit. Elle enfle ses lunettes de soleil, se poste au milieu de la route et agite ses bras dans les airs. Le conducteur du 4Runner lève le pied puis s'immobilise. La vitre de la portière s'abaisse.

— Vous êtes en panne?

La tête de Foster. Alix le reconnaît immédiatement. Son accent anglais très léger est le même. Il porte toujours une barbe. Le dessus de son crâne s'est dégarni et des pattes d'oie sont bien visibles aux

coins de ses yeux. Il a plus de soixante ans mais en paraît dix de moins. Il sourit. Alix s'approche un peu plus. Foster pousse la portière de son véhicule d'un geste brusque et sort pour examiner le Ford Escape. Son bras effleure le sien au passage. Ses poils se dressent et elle fait deux pas en arrière.

— Je peux jeter un coup d'œil si vous voulez.

— Non, non! Ce n'est pas la peine. C'est un problème électronique. J'ai eu un accident il y a quelques jours et c'est la deuxième fois depuis. Mon mari sait quoi faire dans ces cas-là. Ça vous embêterait de me conduire à la maison que nous avons louée? C'est vraiment tout près d'ici.

— Je m'y connais un peu en mécanique. Je peux regarder, peut-être que j'arriverai à le faire démarrer.

— C'est gentil, mais je ne préfère pas. Vous comprenez, c'est une voiture de location. Enfin, c'est un peu compliqué. Mon mari préfère s'en occuper lui-même.

Foster fourrage dans sa barbe et retourne vers sa voiture.

— Bon... C'est vous qui voyez. Je ne veux pas vous causer des ennuis. Montez. Je vous raccompagne.

Alix jette un œil en direction de son frère, toujours posté dans le fossé, et prend place dans le véhicule de Monster.

— Vous êtes française? Enfant, je passais tous mes étés à Paris, chez mes grands-parents. Ma mère est française, explique-t-il en démarrant. Plus tard, j'ai même eu envie de m'y installer pour de bon. J'y suis resté cinq ans puis j'ai dû rentrer... J'adore la culture française, francophone en général. La littérature, le théâtre, la chanson... Quand je suis revenu en Amérique, j'ai choisi d'habiter dans une ville près de la frontière du Québec. Ma copine aussi est française. Elle a immigré ici il y a quelques années et a ouvert une boulangerie dans le centre Pohénégamook. Peut-être que vous connaissez déjà? Sophie fait le meilleur pain de toute la région! Il y a des gens qui font vingt kilomètres pour venir chez elle.

— Nous sommes arrivés il y a peu de temps. Mon mari et moi avons fait un peu de repérage. Nous pensons sérieusement immigrer au Québec. Nous passerons sûrement voir votre amie.

Alix se sert du col de son manteau pour camoufler le bas de son visage: on lui dit toujours qu'elle ressemble beaucoup à sa mère. Foster parle sans arrêt. De légers picotements s'installent dans les bras d'Alix et son cœur bat à toute allure. Foster finit par remarquer son malaise.

— Je suis trop bavard. Ma femme me le reproche tout le temps.

— C'est ici, sur votre gauche.

Le 4Runner s'immobilise devant la maison. Alix dégainé son arme et colle le canon à la tempe de Monster. Ce dernier garde les deux mains sur le volant.

— Maintenant, tu vas faire ce que je te dis. Au moindre geste brusque de ta part, je t'éclate la cervelle.

Foster s'humecte les lèvres avec sa langue.

— Pourquoi vous faites ça? Vous voulez ma voiture, ma carte de crédit? Prenez tout.

— On t'expliquera plus tard, quand mon frère sera là. Pour l'instant, tu ne bouges plus et tu la boucles. Tu m'as déjà assez soulée comme ça.

Elle pousse la tête de Foster contre la vitre en maintenant son pistolet sur sa tempe et enlève la clé du démarreur. Par le rétroviseur, elle guette le retour de son jumeau. Foster observe la consigne et ne prononce plus un seul mot. Il respire de plus en plus mal et commence à trembler. Paul arrive enfin. Il sort en vitesse du Ford Escape et se précipite vers Foster, ouvre la portière, le saisit par le collet de sa chemise et le projette par terre. Foster tente de se relever. Paul lui assène un coup de pied dans le ventre. Alix s'approche. Ensemble, ils observent Monster pleurnicher, face contre terre.

— Après toutes ces années, tu es enfin là, à la portée de mon pied, prêt à être écrasé comme un cafard, jubile Paul.

Il attache les poignets de Foster derrière son dos à l'aide des menottes et le remet sur ses deux jambes. Leur prisonnier pousse un cri de douleur.

— Tu peux hurler aussi fort que tu veux. Personne ne va t'entendre, s'amuse son bourreau en lui donnant une claque derrière la tête.

Les jumeaux agrippent leur otage par les bras et l'escortent à

l'intérieur de la maison. Ponik voudrait elle aussi participer à la scène. Elle donne de la voix et cherche par tous les moyens à se libérer de la chaîne qui la relie à un arbre. Alix gueule dans sa direction, lui ordonne de se taire. La chienne n'en fait qu'à sa tête et continue sur sa lancée. Son maître se retourne et fait un mouvement vif dans sa direction. Le dos de Ponik s'arrondit et elle accepte à contrecœur son exclusion. Avant de descendre à la cave, Paul attrape le sac de sport contenant le matériel apporté par sa sœur et une bouteille de whisky. Foster transpire abondamment et une forte odeur émane de lui. Ses yeux se remplissent de larmes.

— Allez! Assieds-toi! hurle Paul.

Il lui scotche solidement les cuisses au siège et les chevilles aux deux pattes avant d'une chaise. Monster ne tente rien pour se défendre. Il voudrait parler, supplier ses agresseurs de ne pas le tuer, mais aucun son n'arrive à sortir de sa bouche asséchée. Alix se penche sur lui, à quelques centimètres de son nez.

— Tu ne nous reconnais toujours pas? Regarde-moi dans le fond des yeux et cherche bien. Je suis sûre que si tu fais un petit effort, tu vas trouver.

— Je... Je ne sais pas..., bafouille Foster.

— Comme tu as le cerveau embrouillé, je vais te donner quelques indices pour t'aider. Un: 1981. Deux: première élection de François Mitterrand à la présidence de la République. Trois: Saint-Cloud dans les Hauts-de-Seine. Quatre: rue de la Renardière. Cinq: deux cadavres. Ça y est? Tu piges?

La mine de Foster se décompose. Alix observe la scène. Plus de trois décennies ont passé depuis les événements. La tête de leur prisonnier dodeline, son regard se brouille. Paul s'avance et lui donne deux gifles pour l'aider à retrouver ses esprits. Un caillot de sang jaillit de sa narine droite. «Alix...», articule Foster. Paul empêche sa sœur de s'approcher et assène un coup de poing à l'otage. Le sang barbouille son visage et s'écoule jusqu'à ses lèvres. Sa cage thoracique se soulève et s'abaisse rapidement. Il respire de plus en plus mal.

— Tu as peur? Trouillard! vocifère Paul en lui crachant à la figure.

Foster fixe les lèvres de son bourreau, mais n'entend qu'un

bourdonnement sourd. Il reçoit un nouveau coup à la tempe.

— Arrête, Paul! Ça suffit! hurle Alix.

Elle éloigne son frère de leur victime. Furieux, Paul va s'asseoir sur une caisse dans l'autre pièce de la cave.

Il se balance d'avant en arrière. Alix l'a rejoint.

— Il faut te calmer. Tu perds les pédales. Paul! Tu m'entends? C'est pas une séance de torture.

Elle lui tend la bouteille de whisky. Paul boit volontiers une longue gorgée. Il paraît se calmer. Puis il se relève d'un coup et fonce vers son prisonnier, qu'il saisit à la gorge d'une seule main. Le visage de Foster devient cramoisi. L'air ne passe plus dans la trachée. Alix agrippe son frère par les épaules et tente de l'arracher au corps de sa victime, qui suffoque. Les pieds de Paul sont bien ancrés dans le sol, il ne bouge pas d'un poil.

— Paul! Calme-toi!

Mark Foster perd connaissance. Paul se redresse, ses doigts lâchent prise, il recule de quelques pas. Alix est près de l'évier et asperge d'eau froide le visage du supplicié. Sa chemise est maculée de traînées de sang, et des bulles de salive rougeâtres se prennent aux poils de sa barbe. Il tousse, crachote. Ses yeux s'entrouvrent. Paul lui donne un coup dans les côtes et la chaise à laquelle il est attaché tombe à la renverse. Sa tête heurte le béton. Son assaillant l'attrape par les épaules et le replace à la verticale. Le regard fou de Paul se dirige vers les couteaux de boucher.

— Non! Tu touches pas à ça. Tu m'entends?!

Alix s'empare des armes blanches et les transporte dans la vieille armoire qui moisit dans l'autre pièce. Lorsqu'elle revient, Paul est en train d'enfoncer le poing dans le ventre de Foster. Un autre coup à sa mâchoire. Une dent s'envole et rebondit aux pieds d'Alix.

— Paul! Va chercher une chaise pour moi! Je veux discuter avec lui. Laisse-moi lui parler. Après, tu feras ce que tu voudras.

Paul est en nage. Il hésite, puis obtempère à la demande de sa sœur. Dès qu'il a quitté la pièce, elle imbibe un torchon d'eau fraîche et lave le visage de Foster.

— Tu ressembles à Clothilde...

La voix de Foster est à peine audible. Alix approche son oreille de ses lèvres déformées.

— Quand tu étais petite, tu aimais bien que je t'apprenne des mots en anglais et que je te raconte des histoires. Je me rappelle, je t'avais fait une ménagerie en bois. Un tigre, un hippopotame, une girafe. Tu dormais avec l'éléphant. Tu me sautais dans les bras quand j'arrivais chez toi.

— Tais-toi, j'ai pas envie d'entendre ça, chuchote Alix.

Elle n'a pas oublié les leçons d'anglais ni le petit éléphant sculpté dans un morceau de merisier. Elle avait fabriqué pour le petit animal une cape rouge en découpant un bout de tissu dans les rideaux de sa chambre. Pour cela, elle avait été privée de dessert pendant une semaine. Elle doit être honnête avec elle-même: c'est vrai qu'elle aimait bien voir le menuisier traîner à la maison. C'était avant le funeste mois de mai 1981. Le 10 mai de cette année-là, il avait abandonné leur mère aux mains d'un assassin. Foster s'était alors transformé en Monster. Ce qu'il avait été avant sa métamorphose n'avait plus d'importance.

Paul revient avec une chaise. Il la pose abruptement devant leur prisonnier, s'assied en face de lui, se penche et lui effleure presque la peau du bout de son nez. Il renifle l'odeur de sa proie, contemple chaque parcelle de ce visage qui enfle et bleuit à vue d'œil. Après un examen minutieux des diverses contusions qu'il vient d'infliger à Foster, Paul déchire la chemise de ce dernier d'un coup et découvre ses épaules. Une cicatrice apparaît, juste au-dessous de sa clavicule gauche. Paul appuie sur cette ancienne blessure avec son index.

— Tu vois, la balle, elle devait arriver un peu plus bas, explique-t-il en déplaçant son doigt jusqu'au cœur de l'homme. Notre père a raté son tir. Tu as eu beaucoup de chance ce jour-là, mon vieux. Tu ne devrais pas être ici avec nous aujourd'hui.

— Qu'ai-je fait de mal? proteste Foster en grimaçant de douleur. J'aimais votre mère comme un fou.

— C'est justement ça le problème, susurre Paul.

L'élocution de Foster est pénible.

— Vous ne pouvez pas comprendre. Vous n'étiez que des enfants. Il

y a des choses que vous ne savez pas. Votre père n'était pas quelqu'un de bien.

Paul se redresse et atteint Monster d'un solide crochet de la droite. Ce dernier geint.

— Paul! Je t'en supplie. Arrête de le frapper. On est pas des psychopathes! Je veux parler avec lui. J'ai besoin de comprendre...

— Comprendre quoi? C'est moi le chef de famille! Je dois faire mon devoir. Je l'ai promis à papa. Je dois tuer le monstre. C'est pas un humain, ce mec. C'est une bête! Je dois tuer ce monstre! hurle-t-il.

— Quoi? Ton devoir? Qu'est-ce que tu racontes? Mon Dieu, Paul...

Celui-ci lui tourne le dos et quitte la pièce. On l'entend monter l'escalier. Foster, solidement attaché, semble nager en plein brouillard et peine à garder les yeux ouverts. Il ne bouge pas. Alix retourne elle aussi à l'étage. La porte extérieure est grande ouverte. Dehors, le soleil s'apprête à disparaître. Son frère s'est affalé sur les marches, devant la maison. Il a le visage de ses sept ans, quand il émergeait de ses cauchemars. Elle s'assied près de lui, il la regarde avec hostilité et la repousse sèchement. Ponik aussi s'avance et reçoit un coup de pied. La chienne couine et déguerpit la queue entre les jambes. La voix de Paul n'a jamais été aussi sépulcrale. Après toutes ces années de silence, les mots se bousculent et lui brûlent la gorge:

— Toi, tu étais dehors avec le jardinier. T'aimais bien t'occuper des fleurs. Tu supportais pas d'être enfermée dans la maison. Moi, je préférais jouer dans ma chambre. Ce jour-là, j'avais refusé de te suivre et je lisais une BD sur mon lit. Je me rappelle même laquelle. C'était *Le secret de la licorne*. Foster était dans le salon avec maman. Ils avaient mis de la musique et je les entendais rire. Les Rolling Stones. *Gimme Shelter*. Impossible de supporter ce putain de Jagger depuis. On aurait dit qu'ils fêtaient quelque chose. Papa était à New York pour le travail. On l'attendait deux jours plus tard, mais son client avait brusquement décidé de lui retirer l'affaire. Enfin ça, je l'ai entendu de la bouche de Berthier, son associé, quelques années plus tard. Je venais de finir ma BD et j'ai regardé par la fenêtre pour voir ce que tu fabriquais. J'ai alors aperçu papa qui passait les grilles du jardin. Il souriait pas et, malgré sa mauvaise humeur évidente, il a fait un

détour pour t'embrasser. Ensuite, il est entré. Puis, quelqu'un a subitement éteint la sono et j'ai entendu papa hurler des insultes. Maman a elle aussi levé le ton. Parce qu'elle criait jamais, je me suis dit que quelque chose de grave était arrivé. Il y a eu du boucan, comme s'ils déplaçaient les meubles. Et au bout d'un moment, la porte du bureau de papa a claqué et maman a crié: «Non, pas ça! Je t'en prie Pierre.» Je suis alors descendu. Je voulais comprendre ce qui se passait. Quand je suis arrivé dans le salon, papa pointait son arme sur Foster. Je l'ai vu tirer deux fois dans sa direction. Ce salaud s'est défenestré. Ensuite, notre père a braqué son Colt 45 sur maman. Je n'oublierai jamais ses yeux. Elle pleurait, les larmes coulaient sur ses lèvres qui tremblaient... Elle s'est agenouillée devant lui et a demandé pardon. Elle a dit qu'elle ne verrait plus jamais Mark. Papa la regardait froidement. Il a caressé tout doucement sa joue avec le canon du pistolet et il a tiré. J'ai vu la tête de maman éclater comme une tomate. Il y avait du sang et des bouts de chair partout. Moi je criais: «Maman, maman, maman!» Notre père s'est alors retourné vers moi. Il avait son regard noir des mauvais jours. Tu t'en souviens, les yeux qu'il avait quand nous avions fait quelque chose de mal? Il m'a saisi par un bras et m'a forcé à me mettre à genoux devant lui. Il a collé son arme au milieu de mon front. Il voulait tirer, mais il a brusquement changé d'avis. Il a pris mon visage dans une de ses mains et m'a embrassé sur la tête comme il l'avait fait pour toi un peu plus tôt dans le jardin. Et là, il m'a dit qu'un jour, quand je serais grand, j'allais retrouver ce fils de pute de Foster et lui mettre une balle dans le cœur. Il a ajouté: «Paul, tu dois sauver l'honneur de ta famille.» Après, il a retourné l'arme contre lui et s'est fait exploser la cervelle. La suite, tu la connais.

Alix est totalement paralysée. C'est pire que tout ce qu'elle avait pu imaginer. Elle savait que leur père avait tué leur mère par jalousie et qu'il s'était ensuite suicidé. Mamie Jeanne et les psychiatres leur avaient expliqué ce qui s'était passé. Mais comment aurait-elle pu concevoir ce qu'il avait fait à Paul?

— Comment as-tu pu garder ça pour toi toutes ces années? Paul, «sauver l'honneur de la famille»! C'est n'importe quoi! Tu n'as pas à

tenir une promesse aussi stupide.

Des larmes coulent sur les joues d'Alix, elle ne les essuie pas.

— Moi, j'ai entendu les coups de feu et le jardinier m'a demandé de l'attendre près des rosiers. Évidemment, j'ai pas obéi et j'ai couru derrière lui. Nous sommes entrés dans le salon. Les corps de maman et de papa étaient étendus par terre, ils avaient le visage à moitié arraché. Il m'arrive encore de revoir cette scène en rêvant. Et puis tu étais là, mon frère. Il y avait du sang sur ton front, tes joues et tes lèvres. J'ai fermé les yeux pour que tout cela disparaisse. Je t'apercevais quand même derrière mes paupières closes. Des morceaux de cervelle pendaient dans tes cheveux et sur tes vêtements. Je me souviens de la tache foncée sur ton pantalon. Du rouge, il y en avait partout, sur les murs, les meubles et le plafond. Et l'odeur. Je me rappelle très bien l'odeur. La baie vitrée n'était plus qu'un trou béant et le vent gonflait les rideaux. Les oiseaux chantaient, comme si rien de grave n'était arrivé. Plus de trace de Monster... Le gentil hippie révolutionnaire! Toujours prêt à aller manifester contre la guerre, le capitalisme ou la peine de mort. Le sort entier de la planète semblait le préoccuper. On aurait pu le croire courageux. Mais non. Il s'est sauvé comme un voleur.

— Maintenant que j'ai retrouvé cet enfoiré, je dois faire ce que papa attendait de moi.

Paul se lève, retourne dans la maison, s'empare au passage du pistolet abandonné sur la table et descend l'escalier quatre à quatre. Alix lui emboîte le pas.

— Paul, s'il te plaît!

— Tu sais tout maintenant. Je n'ai rien de plus à te dire.

Dans la cave, Mark Foster gémit faiblement. Il est revenu à lui. La douleur lui donne l'œil hagard. Paul le met en joue avec le Glock 23. Foster fixe le pistolet, puis ferme les yeux.

— Attends, demande Alix. Dix minutes. Accorde-moi dix petites minutes seule avec lui. Après, je te le laisse, promis.

Paul hésite, puis s'approche de sa sœur. Il la regarde droit dans les yeux, prend sa main et lui confie l'arme. Il opine légèrement de la tête, puis remonte à l'étage avec la bouteille de whisky. Son attention

est concentré sur l'horloge, il suit chacun des tours de la trotteuse, en s'interrompant seulement pour boire de larges lampées de l'alcool ambré à même le goulot. Ce qu'Alix peut bien pouvoir dire à Monster ne l'intéresse pas.

Le temps est précieux. Elle s'installe face à Foster.

— Il ne nous laissera pas une minute de plus, je le sais, dit-elle. Tu as refait ta vie. Tu as occulté toute cette merde. C'est pourtant à cause de toi si mon père a pété les plombs. Tu as brisé notre famille. Comment as-tu pu t'en sortir aussi bien?

— Tu ressembles tellement à ta mère, murmure encore une fois Foster.

— Comment tu t'y es pris? Parce que mon frère et moi, on aurait bien aimé pouvoir tourner la page. Mais on n'y arrive pas. Tu comprends? Les images sont trop violentes.

— Je ne suis pas coupable.

— Paul disait toujours que tu n'avais pas de cœur et que c'est pour ça que tu n'es pas mort quand papa t'a tiré dessus. C'est drôle parfois ce qu'imaginent les gosses, non?

— Clothilde m'aimait. Je voulais la rendre heureuse.

— Arrête de raconter n'importe quoi! Elle est morte à cause de toi.

Alix pose le Glock près de l'évier et s'allume une cigarette. Elle fait couler un peu d'eau fraîche sur un torchon, revient s'asseoir devant Foster et lui enlève du mieux qu'elle peut le sang sur le visage. Tout ce sang, toute cette boucherie la dégoûte. Elle lance le bout de tissu souillé sur la table et rejette la fumée en plein visage de Foster.

— Ton frère veut me tuer. Mais pas toi.

— Qu'est-ce que tu en sais?

— Je le sens, je le vois dans tes yeux.

Un léger rictus apparaît au coin des lèvres d'Alix. Une douleur lancinante s'est installée dans son crâne. Elle se masse le front d'une main.

— Votre père était complètement malade. Rien ne paraissait de l'extérieur. Monsieur menait une vie exemplaire. Même votre grand-mère n'y voyait que du feu. Un gendre idéal qui venait d'une bonne et riche famille. Brillant et réussissant dans le monde des affaires. Mais

dans l'intimité, c'était un être odieux. Tu as oublié toutes les punitions idiotes qu'il vous donnait? Je me rappelle un matin, il t'avait enfermée pendant des heures dans la remise avec les poubelles parce que tu avais cassé un verre à table. Il vous considérait comme des animaux à dresser.

— C'est faux! Mon père n'était pas aussi horrible que tu le dis. Il était sévère, parfois injuste, c'est vrai. Mais ce n'était pas un monstre!

— C'est lui qui a assassiné Clothilde et qui m'a tiré dessus. Moi, je n'ai tué personne. C'est lui qui traitait votre mère de minable et d'idiote. Moi, je la trouvais formidable. Drôle, intelligente, talentueuse.

— Arrête! À t'entendre, notre père avait tous les torts et toi, rien à te reprocher. Tu refuses de l'admettre, mais notre mère, elle est morte par ta faute! C'est vrai, tu n'as tué personne, mais tu n'as sauvé personne non plus! Tu t'es enfui comme un voleur! Tu te rends compte un peu? Tu as abandonné une femme et ses deux enfants alors que tu les savais en danger de mort! Je ne sais pas comment tu arrives encore à te regarder dans le miroir.

— Peut-être que tu as raison. Je ne suis pas l'homme le plus courageux de la terre. Mais une fois que vous m'aurez tué, une fois que ton frère m'aura battu à mort ou fait sauter la cervelle, qu'est-ce que ça changera? Rien du tout. Ça ne vous aidera pas à aller mieux et vos vies s'arrêteront avec la mienne, dans cette maison.

— Tu ne nous connais pas. Tu ne sais rien de nous. Je ne peux pas te laisser raconter n'importe quoi sur notre famille.

— Un homme sain d'esprit n'aurait pas été capable de tirer sur la mère de ses enfants.

— La souffrance peut rendre fou l'être humain le plus équilibré de la terre. Notre père souffrait. Mon frère souffre. Je souffre. À cause de toi, notre vie a été et continue d'être un enfer.

Effondré, Foster tente néanmoins de sourire. La certitude qu'il avait depuis le début de son enlèvement d'avoir en Alix une alliée ne cesse de s'effriter. Il sent une douleur lui transpercer le poumon. Il tousse, du sang inonde sa bouche.

— Tu n'es qu'un sale égoïste! Tu n'as pensé qu'à toi, qu'à ton petit

bonheur personnel.

— Alix...

— Je ne sais pas pourquoi je tenais à ce point à te parler. J'avais oublié ton arrogance, ta suffisance... Les gens comme toi prennent les bourgeois pour des cons. Tu prenais mon père pour un imbécile parce qu'il ne partageait pas tes opinions politiques...

— Tu dérailles... Alix.

— Dans les jours qui ont suivi la mort de nos parents, Paul et moi étions obsédés par toi. Mark Foster. M. Foster. Monster! Arrête de me regarder comme ça! Tu vois, même avec les os et la gueule cassés, tu continues de nous emmerder avec tes certitudes! Tu me dégoûtes! Tu n'es qu'un pauvre type, un lâche!

Alix entend Paul crier qu'il en a marre d'attendre, que ce petit tête-à-tête a assez duré. La porte claque. Le bruit de ses bottes qui heurtent lentement et une à une les marches parvient jusqu'à elle. Paul sera bientôt là. D'un geste vif, elle saisit le Glock et vise le cœur de Foster.

— Et je n'ai aucun respect pour les lâches, siffle-t-elle entre ses dents. Tu ne méritais pas de vivre trente-deux ans de plus que maman. Je vais mettre un terme à cette injustice.

Foster soutient son regard. L'étau se resserre. Cette fois, il n'y a pas d'issue de secours, pas de baie vitrée par laquelle se jeter.

Alix n'attend pas de demande de pardon et ne veut rien absoudre. Alors qu'il ferme les yeux, elle appuie sur la détente. La détonation voile le dernier cri de Foster. La balle brûle la peau, déchiquette les muscles, les os, pénètre le cœur et ressort du corps en faisant exploser deux vertèbres. Trente-deux années auparavant, un acte de bravoure était à la portée de Mark Foster. Il aurait pu devenir un héros, mais avait préféré sauver sa peau. Il avait échoué dans sa mission et l'heure était venue d'en payer le prix.

Derrière sa sœur, Paul s'immobilise, décontenancé.

— Pourquoi t'as tiré? Putain, Alix! C'est moi qui devais le faire! C'était à moi de le faire!

Elle observe calmement la tache de sang s'agrandir sur la chemise déchirée de Foster, puis s'approche de lui, pose deux doigts contre sa carotide.

— C'est bon. Il est à toi. C'est terminé. Il avait bien un cœur, Foster. Un grand cœur qui battait fort, mais pas de couilles. Maintenant, il est mort, assure-t-elle en se retournant vers son jumeau.

Paul respire bruyamment. Ses veines sont gonflées par la colère et sa lèvre inférieure tremble. Alix reste de marbre.

— Il faut sortir le corps d'ici, ordonne-t-elle.

Pour défaire le ruban adhésif qui maintient encore le cadavre assis sur la chaise, un des couteaux qu'elle a portés dans l'armoire fera l'affaire. Au passage, elle jette un œil sur son frère, incapable de bouger, près de la porte, puis s'empresse de couper l'épaisse couche de ruban qui entrave les jambes et les poignets. Le corps lourd de Foster s'affaisse au sol. Elle le repousse de son pied comme pour s'assurer qu'il est bel et bien mort.

— Hé! Tu m'aides un peu?

Paul sort de sa léthargie et obéit à sa sœur. Il passe ses avant-bras sous les aisselles du mort et le tire dans l'escalier. Il doit peser dans les quatre-vingts kilos, et ce n'est pas une mince affaire de le monter dans l'escalier et de le transporter hors de la maison. Alix suit son frère et l'aide à glisser le corps dans le coffre du 4Runner. Il fait presque entièrement nuit à présent. Ponik est revenue de la forêt, le sang l'excite. Elle tourne autour d'eux, saute, est sans arrêt dans leurs jambes et finit par faire sortir Alix de ses gonds, qui la chasse du pied. Les jumeaux redescendent à la cave, trempés de sueur.

— Bon! lance-t-elle. On verra plus tard ce qu'on fait de la voiture de Monster. Il faut nettoyer et tout remettre en place. Je te laisse t'occuper du pistolet et des objets qui ont touché de près ou de loin au corps de Foster. Rassemble tout dans un sac, ça ira dans la voiture aussi.

Paul hoche la tête. Il prend un sac-poubelle, y dépose les torchons sales, les bandes de ruban adhésif qui ont servi à ligoter l'otage et le Glock. Alix pense à la boîte de munitions qui doit être quelque part. Paul disparaît sans prononcer la moindre parole. Alix ne perd pas une seconde et remplit l'évier. Elle trouve un bidon de produit dégraissant et en verse une bonne dose dans l'eau chaude. À l'aide d'une brosse à poils durs, elle récuré le sol à vive allure. Les taches se montrent plus

tenaces qu'elle ne le pensait. Elle monte à la cuisine, ouvre le placard sous l'évier à la recherche d'un produit plus fort, de la Javel peut-être, quand une détonation fend l'air. Alix se redresse et se précipite sur la galerie. Il fait nuit noire. On ne voit rien.

— Paul?

Des craquements de branches mortes parviennent du côté du hangar. Un mauvais pressentiment l'envahit. Elle rentre chercher sa lampe de poche et ressort en vitesse. «Putain, tu me fais quoi là!?» murmure-t-elle en éclairant son chemin. Au loin, elle finit par apercevoir Paul, prostré devant ce qui semble être le corps inerte de Ponik.

— T'as perdu la tête ou quoi?

Ce dernier ne se préoccupe pas de sa sœur et serre la chienne dans ses bras.

— Qu'est-ce que tu fais? Pourquoi tu as tué cette pauvre bête? demande Alix en s'approchant de son frère.

Il repose doucement le corps de Ponik sur le sol. Alix dirige le faisceau lumineux sur le visage barbouillé de larmes de son jumeau. Son regard descend le long de son bras droit. Le Glock est toujours dans le creux de sa main.

— Non! Fais pas ça... Tu peux pas me faire ça!

Paul pose le canon du pistolet sur sa tempe, appuie sur la gâchette et s'effondre sur le corps de Ponik. Des battements d'ailes se font entendre. Des oiseaux fuyant le danger. Alix respire avec difficulté, s'approche du corps de son jumeau. Une sensation de déjà-vu l'envahit. L'odeur de la mort qui remplace l'oxygène dans l'air. La scène est insoutenable. Pourtant, elle n'arrive pas à détourner la tête.

23 h 49

Une chouette hulule. Son cri se disperse dans la nuit. Alix est toujours auprès de son frère, ne parvient pas à le croire arrivé à la fin de son histoire, de leur histoire. Elle grelotte, le corps enveloppé dans une couverture de laine. Le whisky engourdit ses pensées. Elle boit depuis des heures, assise par terre, à côté de son jumeau. De temps à autre, elle éclaire les cadavres de Ponik et de Paul, unis l'un à l'autre.

L'ivresse la protège, l'anesthésie, l'empêche de reprendre le pistolet, qu'elle touche du bout de son pied. Elle imagine les yeux gigantesques de la chouette et sa tête capable de tourner à 270 degrés. L'oiseau de nuit les surveille du haut de l'arbre.

«J'aimerais qu'on redeviennent deux fœtus dans le ventre confortable de maman. Tout effacer et recommencer depuis le début», murmure Alix en se penchant sur son frère, défiguré.

Elle pleure. Puis elle reprend:

«Je ne sais pas si tu m'entends, mais je veux te parler. Les dernières minutes que tu as passées avec papa... Pourquoi tu m'as caché la vérité? Si tu m'avais dit ce qu'il t'avait fait, nos vies auraient pris un autre chemin. Coller une arme sur le front de son fils de sept ans et l'épargner seulement pour qu'il puisse sauver l'honneur de la famille, il n'y a qu'un monstre pour faire une chose pareille. C'est notre père qui était le monstre. Je m'en veux aussi d'être venue jusqu'ici et de ne pas avoir su trouver les mots pour te faire entendre raison. Je n'aurais pas dû te suivre dans tes délires. Tu m'as entraînée dans la haine d'un homme dont la seule faute a été d'aimer notre mère. Mais j'aurais fait n'importe quoi pour toi, pour que tu comprennes que jamais je ne te trahirais. Je n'ai jamais manqué de courage. Tu veux que je te dise, Paul? Je crois que Mark, il nous aimait et moi, je l'aimais aussi. Si tu le pouvais, tu me cracherais à la figure d'affirmer un truc pareil. Mais je te le dis quand même. Foster n'était pas un monstre et ne l'a jamais été. C'était un lâche, rien de plus. La haine nous a usés jusqu'à la corde. Aujourd'hui, je suis seule, je n'ai rien fait de ma vie et j'ai tué un homme. J'ai éliminé l'homme que maman a aimé et qui l'aimait. Pourtant, je n'éprouve pas l'ombre d'un remords. Toi parti, il me reste quoi? Ton cerveau est en bouillie, comme celui de nos parents. Et moi? Je vais essayer de vivre avec cette nouvelle catastrophe. Mais c'est le problème des vivants, pas celui des morts.»

Alix effleure la main de son frère, qui repose sur le pelage de la chienne. Elle caresse sa peau avant qu'elle ne durcisse tout à fait. Des sanglots remontent jusqu'à sa gorge. Elle pleure, puis se ressaisit. Les piles de la lampe de poche montrent des signes de faiblesse et elle en est soulagée. Bientôt, la nuit noire viendra camoufler les obscénités

qui s'étaient devant ses yeux. Elle recommence à parler:

«Tu n'as jamais été normal, Paul. Quand je t'ai retrouvé dans le salon, du sang coulait sur ton visage. Je t'ai vu passer la langue sur tes lèvres. Tu as ingéré le sang de notre père. Cette scène, elle me hante depuis toujours. Impossible de t'en parler, il n'y avait pas de mots pour décrire l'horreur. C'est de cette façon, j'en suis sûre, que le mal qui habitait notre père t'a infecté. Sa violence a pénétré en toi par ta bouche, s'est répandue dans ton corps, a irrigué ton cerveau. Tu vois, on gardait chacun un petit morceau d'horreur pour nous seul en pensant épargner l'autre. Mon pauvre frère. J'ai passé ma vie à m'inquiéter pour toi. Tu étais ma seule et unique raison de vivre. Au fond, j'ai toujours su que ça finirait mal, Paul. Et que le vide l'emporterait.»

HÉLIOTROPE NOIR

Pour tracer, livre après livre, une carte inédite du territoire québécois dans laquelle le crime se fait arpenteur-géomètre.

PREMIERS TITRES

Patrice Lessard, *Excellence Poulet*

Maureen Martineau, *Une église pour les oiseaux*

Isabelle Gagnon, *Du sang sur ses lèvres*

ROMANS PARUS CHEZ HÉLIOTROPE

Gabriel Anctil

Sur la 132

Vincent Brault

Le cadavre de Kowalski

Nicolas Chalifour

Vu d'ici tout est petit

Variétés Delphi

David Clerson

Frères

Michèle Comtois

Le tableau de chasse

Angela Cozea

Interruptions définitives

Martine Delvaux

C'est quand le bonheur?

Rose amer

Les cascadeurs de l'amour n'ont pas droit au doublage

Blanc dehors

Julie Demers

Barbe

Olga Duhamel-Noyer

Highwater

Destin

Le rang du cosmonaute

Louise Dupré

L'album multicolore

Grégory Lemay
Les modèles de l'amour
C'était moins drôle à Valcartier

Michèle Lesbre
Sur le sable
Écoute la pluie
Chemins

Patrice Lessard
Le sermon aux poissons
Nina
L'enterrement de la sardine

Catherine Mavrikakis
Le ciel de Bay City
Deuils cannibales et mélancoliques
Les derniers jours de Smokey Nelson
La ballade d'Ali Baba

Simon Paquet
Une vie inutile

Gail Scott
My Paris, roman

Verena Stefan
d'ailleurs

SÉRIE «K»

Collectif
Printemps spécial

Carole David
Hollandia

Martine Delvaux

Nan Goldin

Cynthia Girard

J'ai percé un trou dans ma tête

Thierry Hentsch

La mer, la limite

Mathieu Leroux

Dans la cage

Michèle Lesbre

Un lac immense et blanc

Catherine Mavrikakis

L'éternité en accéléré

Omaha Beach

Diamanda Galás

Alice Michaud-Lapointe

Titre de transport

Simon Paquet

Généralités singulières

www.editionsheliotrope.com



DU SANG SUR SES LÈVRES

Pohénégamook, Témiscouata.

C'est la Fouine qui a permis à Alix de retrouver la trace de son jumeau dans cet endroit perdu, à des milliers de kilomètres de chez eux.

Ces dernières années, la relation entre Alix et Paul s'est un peu dégradée, mais son frère n'avait jamais disparu aussi longtemps. Il prépare quelque chose, elle en est sûre, et il aura besoin d'elle.

Parce que le passé se moque du temps, de la distance et des frontières.



ISABELLE GAGNON est née en 1970 dans un petit village près de Saint-Jean-Port-Joli. Depuis 1999, elle habite Paris, où elle dirige la Librairie du Québec.

Son dernier roman, *La fille qui rêvait d'embrasser Bonnie Parker* (Remue-ménage), a remporté le Prix des lycéens allemands en 2015.